

P.158 E

Plus l'Humanité avance,
Plus sa route s'élargit,
Plus donc
Elle peut espérer :
Et l'amour
a rapport avec
l'espérance »
Jean Guiton.

le Vaillant

• LA PLUS FORTE VENTE DE LA PRESSE ETUDIANTE LIEGEOISE ET BELGE •

SOMMAIRE

- 1. SOUS UN AUTRE SOLEIL.
- 2. ACTUALITES.
- 3. LA COMMUNAUTE.
- 4, 5. SOUS UN AUTRE SOLEIL.
- 6, 7, 8, 9. VAILLANT LITTE-RAIRE.
- 10. DENISE LEGRI
- 11. CHRISTIINE.
- 12. COIN DES STUDENTS.

N° 38 - 55^{me} Année - N° 2

JOURNAL UNIVERSITAIRE CATHOLIQUE

LIEGE, NOVEMBRE 1963.

SOUS UN AUTRE

SOLEIL

Une grande enquête de
Nico JEURISSEN
et
Claude MANZILA



LE VAILLANT A VOULU DONNER LA PAROLE AUX ETUDIANTS ETRANGERS. NOUS AVONS ETE TROP PEU SOUVENT A L'ECOUTE DE NOS COPAINS ETRANGERS. COMMENT PENSENT-ILS ? COMMENT NOUS JUGENT-ILS ? COMMENT VIVENT-ILS ? PEUVENT-ILS NOUS APPORTER DU NEUF ? SOMMES-NOUS DISPONIBLES ? LE VAILLANT A JUGE QU'IL POUVAIT ETRE INTERESSANT ET D'ACTUALITE DE PRENDRE LES AVIS DE NOS CAMARADES ETRANGERS ET DE LES PUBLIER. CES AVIS SONT PARFOIS TRES DURS, EVENTUELLEMENT UN PEU INJUSTES. PAR SOUCI D'HONNETETE ET PARCE QUE CES AVIS SONT EN DEFINITIVE CE QUE PENSENT CERTAINS ETUDIANTS ETRANGERS, NOUS N'AVONS PAS VOULU LES CENSURER OU MEME LES EDULCORER... CETTE ENQUETE N'A EN DEFINITIVE AUCUNE VALEUR STATISTIQUE... MAIS ELLE SE VEUT OBJECTIVE ET HUMAINE.

ALAIN BARRIERE: LA FIE (??) EST BELLE...

Q. : Dans vos chansons, Alain Barrière, vous chantez très souvent la jeune fille... Comment envisagez-vous la jeune fille idéale ?

R. : Vous me posez une question bien difficile. Il y a des dons d'intelligence qui comptent avant tout. Il y a aussi la beauté, c'est un trait caractéristique de la féminité, mais je ne pense pas qu'il doit être unique. Quand on a 28 ans comme je les ai, on remarque que la vie exige de l'intelligence et des qualités humaines assez extraordinaires.

Q. : Quelle est votre conception de l'amour ? Peut-on n'aimer qu'une jeune fille trop jolie ?

R. : Je crois, non pas parce que c'est mon cas, mais parce que je l'ai remarqué depuis et en y réfléchissant, que la majorité des hommes, des femmes aussi (ce n'est pas à sens unique) restent attachés à un souvenir précis, à un mot impossible. Lorsqu'on commence à vivre un peu, on se rend compte que rien n'est facile. Et on croit toujours avoir raté, car tout ce qui n'est pas connu est toujours joli lorsqu'on envisage quelque chose de loin, il n'y a que des projets, cela reste dans l'abstrait. On reste, par nécessité intérieure, attaché à une idée assez pure, à une personne qu'on a connue, à un jeune homme lorsqu'on est jeune fille, à une jeune fille lorsqu'on est jeune homme. Ce n'est peut-être pas général mais même lorsqu'on n'a pas connu, étant jeune, une jeune fille qui vous a vraiment emballé, une jeune fille extraordinaire quoi, on se l'invente... C'est une sorte de besoin personnel, de besoin d'appel à la pureté de référence tout le temps, je crois.

Q. : Venons-en, si vous le voulez bien, à votre situation de chanteur. Comment la considérez-vous ? Avez-vous le tout sur la musique ou sur les paroles ? Quel est l'élément qui prédomine ?

R. : C'est difficile à dire parce qu'une chanson est une chanson. Je ne fais pas de chansons gratuitement, c'est-à-dire que j'essaie d'avoir une chanson en entier. Je ne commence pas une chanson même si j'ai les trois premiers vers, si je ne vois pas ce que je vais raconter dans ma chanson. Ce n'est ni une affaire de musique, ni une affaire de paroles, mais je ne termine une chanson que si le thème de ce que je vais dire me paraît valable et lorsque la musique est valable. Sans musique, je ne termine pas la chanson, même si le texte est bon. Et si la musique est bonne et que par contre le texte me paraît un peu mou, eh bien je ne la finis pas non plus. Je fais partie des chanteurs qui finissent fort peu de chansons. Sur dix, j'en finis peut-être une. Alors je crois que ce n'est ni le texte ni la musique qui prévaut. Il faut que tout soit valable pour que la musique soit valable.

Q. : Est-ce le thème qui vous inspire la musique ou la musique qui vous inspire le thème ?

(suite page 10).

Interview recueilli par
Nico JEURISSEN et Jean FRENAY.

I^{re} QUESTION : QUE PENSEZ-VOUS DU MILIEU BELGE EN GENERAL ?

— Un étudiant congolais en droit à l'université de Bruxelles.

Il est individualiste et méfiant car il est matérialiste. Il est en général accueillant mais froid... Il n'est pas raciste, du moins dans le milieu ouvrier. En ce qui concerne le milieu bourgeois, il est difficile de prendre position car ce milieu est fort inaccessible.

A-t-il des préjugés ?

Oui, par exemple en ce qui concerne l'intelligence des noirs... Beaucoup n'aiment pas louer leurs chambres aux étrangers car, pour eux, ce sont des « coureurs de jupons ». Dans leur esprit, seuls les étrangers sont « coureurs de jupons ».

— Un étudiant gabonais faisant sa médecine.

Personnellement, je suis très bien avec mes copains belges. Ils ne sont ni individualistes, ni racistes.

Et les Belges en général ?

Il faut dire qu'ils sont très chauvins. Et par le fait même, ils ont certains préjugés...

Par exemple ?

Ils croient que les étrangers sont sales.

— Un étudiant dahoméen en biologie.

Le milieu belge est très accueillant... Un exemple ! nous sommes arrivés en retard et quelques étudiants belges nous ont aidé à remettre nos cours en ordre.

Le Belge est-il raciste ?

Apparemment non ! Il faut cependant faire certaines réserves... Il faut bien avouer que le Belge est assez superficiel dans ses contacts avec les étrangers... On ne peut pas avoir des contacts profonds avec les Belges.

A quoi cela est-il dû, d'après toi ?

Je pense que les Belges ne veulent pas accepter une autre forme de pensée et une autre sorte de société. Cela va sans dire qu'il a des préjugés... L'esprit de caste est très fort ancré chez le Belge...

Tu ne voudrais pas préciser ?

Les exemples sont trop personnels, il vaut mieux rester dans la généralité.

— Un étudiant pakistanais faisant ses études d'ingénieur.

Le Belge est-il accueillant ?

Cela dépend des régions. Liège est plus accueillant que Bruxelles. Ils ne sont pas individualistes mais très accueillants. Au home, les contacts entre étudiants belges et étrangers sont très cordiaux.

A-t-il des préjugés ?

Non !

Le milieu belge est-il impartial ?

Cela dépend des points de vue - Plus précisément est-il raciste ? Non et surtout pas les étudiants belges. Au contraire, les étudiants étrangers se renferment trop sur eux-mêmes.

— Un étudiant turc en ingénieur.

Le milieu belge est cosmopolite. On y trouve des gens de tout caractère. De ce fait, il est difficile de s'en faire une idée générale. Moi-même, venant d'un milieu très hospitalier, je trouve le belge froid et individualiste.

A-t-il des préjugés ?

Oui, pour le pays que le Belge aime peu. Cependant, ils sont en général objectifs et impartiaux.

— Deux étudiants vietnamiens en ingénieur.

Le milieu belge est relativement accueillant. Il y a moyen d'établir certains contacts. Néanmoins, il y a quelque chose qui nous sépare.

Le belge est-il communautaire ?

Pas du tout car les gens ne participent pas ! D'autre part, les relations entre étrangers et Belges sont superficielles.

Pourquoi ?

Probablement y a-t-il une différence de formation et de société. Ce n'est pas une question de race mais le Belge a énormément de préjugés.

Avez-vous des exemples ?

Celui qui vient d'un pays en voie de développement est un « sous-développé intellectuel ». C'est presque un sentiment de supériorité, conscient d'ailleurs. Pour l'européen, les Asiatiques sont des fanatiques parce que des bonzes se suicident... En fait ce sont des martyrs puisqu'ils donnent leur vie pour les autres. Pourquoi ne qualifie-t-on pas de fanatiques, les champions des courses d'autos ? L'Occident ne veut pas admettre une société de personnes qui pensent autrement que lui.

Pourquoi ?

L'Occident n'a pas assez de contacts et faut-il le dire très peu de compréhension. Il veut absolument imposer sa manière de penser et ne veut pas s'ouvrir à la pensée d'autrui.

— Un étudiant allemand en ingénieur ?

Le Belge est accueillant par l'intermédiaire de la jeunesse. Si on a un contact avec la jeunesse, le contact se poursuit dans la famille.

Est-il communautaire ?

Oui, en général !

Est-il raciste ?

Non, enfin celui qui est resté en Belgique mais certains qui ont vécu dans des colonies sont assez racistes.

— Un étudiant colombien en chimie ?

Ma première impression a été l'amabilité des Belges. Les gens ici sont très accueillants... surtout les gens d'un certain âge et davantage les garçons que les jeunes filles.

Le Belge est-il raciste ?

Les Américains sont plus racistes... Les Belges ne le sont pas ou en tout cas, le dissimulent très bien. Le Belge moyen sait très peu sur l'Amérique latine mais il semble qu'il s'intéresse aux

problèmes mondiaux. Il se place au point de vue d'une nation qui peut aider.

N'as-tu rien remarqué quant à l'esprit occidental ?

Vu que je pense comme les Occidentaux, il m'est très difficile de penser autrement.

— Un étudiant congolais en sciences pédagogiques.

Le peuple belge est accueillant, avec certaines réserves pour les intellectuels. Peut-être y a-t-il une certaine curiosité ? Si l'intellectuel est plus froid et plus réservé, le peuple est foncièrement simple, il se pose moins de questions et joue donc moins la comédie... Ce qui est caractéristique en Belgique, c'est cette division en classes sociales... Plus le Belge s'élève dans l'échelle sociale, plus il devient individualiste. C'est un individualisme à base « d'avoir » : « je possède donc je me passe des autres ». Ce dont les étudiants étrangers souffrent le plus ici, c'est l'esseulement... ils se trouvent seuls. Les week-ends pour les étudiants étrangers constituent vraiment un problème.

Le Belge est-il raciste ?

Actuellement le racisme ne se pose pas en Belgique ! Pendant longtemps, le peuple belge a vécu en dehors de l'histoire coloniale. Brusquement, il fut mis en face de réalités fort troublantes pour lesquelles il n'était pas préparé. L'éveil du peuple belge au Tiers-Monde s'est fait à peu près en 1958 lors de l'expo à Bruxelles. C'est à ce moment que le peuple belge s'est rendu compte qu'il y avait une « conscience africaine ». Deux ans plus tard, c'était la grande flambée : l'indépendance du Congo et tout ce qui a suivi. Ce que les Congolais reprochent, ce n'est pas tellement d'avoir fait du bien aux peuples colonisés mais d'avoir voulu faire du bien en dépit des aspirations les plus profondes des Congolais. Ils ont fait du bien (à leurs yeux) mais ils ont négligé la « Personnalité noire ». Au fond, le peuple belge n'est pas raciste parce qu'il n'est pas en face d'une situation concrète. En théorie, il n'est pas raciste. Cependant, il existe certains cas de racisme chez les gens âgés, chez certains qui ont subi des revers de fortune ou des pertes humaines. Faut-il signaler qu'il existe à Liège une bande de jeunes voyous qui attaquent les étrangers.

A-t-il des préjugés ?

Oui, énormément et envers tout le monde. L'étranger est jugé par la « feuille de chou » qu'on lit... « L'arabe est batailleur et voleur »... « Le congolais est peu intelligent »... etc. Aussi certaines personnes refusent d'offrir leur hospitalité aux étrangers. Témoin cette affiche, à la fenêtre d'une maison particulière : « Chambre à louer, chien et étranger exceptés ». Beaucoup pensent également que le congolais ne peut parler convenablement le français, ils parlent « le petit nègre ».

(Suite en pages 4 et 9).

U
N
I
V

N E W S .

— Des correspondants partout.

Un journal universitaire comme le nôtre se doit de te donner une rubrique d'actualité univ., la plus complète possible. Alors aide nous. Nous ne saurions tout savoir et être partout. Notre journal est conçu par et pour les étudiants (tu remarqueras qu'il n'y a pas une ligne de ce numéro qui n'ait été écrite par un étudiant). Mais la formule n'est valable que le jour où de très nombreux étudiants participeront à la rédaction du journal. (Il y a 15 étudiants différents qui ont écrit dans ce présent numéro sans compter la vingtaine d'étudiants étrangers interviewés). C'est déjà bon mais pas encore suffisant. Il nous faut donc des correspondants un peu partout. Car vraiment, la formule : « journal fait par les étudiants » a-t-elle un sens lorsque ce sont trois pelés qui accouchent tout ?

— La chope d'Orphée.

On nous annonce la création, sur le bateau «Le Gaulois» amarré place Cokerill, d'un club privé culturel ouvert à tous les étudiants. Audition de conférences, de chanteurs, exposition de jeunes artistes : les projets sont alléchants. Il est très heureux que l'on encourage les jeunes artistes et leur permettent de se faire connaître. C'est le but que nous poursuivons dans le Vaillant Littéraire.

Nous espérons que l'éventail d'activités sera aussi large que possible. Attention à la culture à sens unique ! Et il faudra aussi que les universitaires montrent que la culture, elle au moins, n'a pas de couleur.

— Pour ceux qui aiment :
sortie sur la foire.

Toujours un peu moins suivie, la sortie sur la foire a égrené cette année son traditionnel chapelet de cris, chopes, attaques de trolleys, petits incidents. L'U.G. n'a pas voulu l'organiser pour ne plus avoir les terribles ennuis qu'elle a eus chaque année. Certains étudiants ont voulu y voir une condamnation. C'est une erreur !

Notre avis à nous est bien simple. Pourquoi vouloir tuer le folklore, puisqu'il existe encore. Il n'y a rien de mal à être folklorique. Au contraire ! Mais puisque actuellement le folklore se fond et se meurt peu à peu, puisque c'est un mouvement irréversible, il ne faut pas non plus vouloir à tout prix le ressusciter, et exiger en devoir de l'étudiant le fait d'être folklorique. A chacun sa liberté... et les poulets seront bien gardés (?).

— Pas de grève, mais...

La grève décidée par le personnel scientifique et qui devait être suivie par une grève des étudiants, n'a finalement pas eu lieu. On peut se demander cependant où en est le problème. Est-il vrai-

LES BARBUS
SE PORTENT
BIEN.interview de
Michel CORNETTE

Qui ne connaît pas Michel Cornette, président de l'U.G. 62-63 et actuel rédacteur en chef de « Perspectives » ? Il a une tête joviale, une bonhomie que l'on oublie difficilement. Nous lui avons posé certaines questions pour le Vaillant. Faut-il rappeler que l'ami Michel prend la responsabilité de ses affirmations ? Nous ferons certaines remarques mais c'est à toi, ami lecteur, qu'il appartient de juger.

Passons les questions banales sur le curriculum vitae de notre ami barbu. Point d'information cependant : il s'est marié le 30 octobre.

Tous nos vœux !

Q. : Peux-tu donner un bref bilan de 3 années d'U.G. ?

R. : Ceux qui ont commencé dès le début remarquent un progrès très évident. La meilleure preuve de ce que notre représentativité s'est accentuée est qu'elle a été reconnue par les autorités académiques qui ont proposé cette fameuse commission de contact Profs-étudiants. L'information s'est aussi fort améliorée. Des Services utiles et puissants sont en place.

Q. : Est-ce encore suffisant ?

R. : Non bien sûr. Il faut absolument intéresser le plus grand nombre possible d'étudiants. Chacun doit se sentir concerné.

Q. : Pierre Pairoux parlait dans ses colonnes d'« amateurisme ». Qu'en penses-tu ?

R. : Il a raison. C'est d'ailleurs le message que j'ai laissé dans mon bilan de fin d'année. Nous avons constaté des lacunes dans l'organisation. Il est nécessaire de restructurer les différents pôles, d'élargir le bureau et de donner de responsabilités à de nombreux étudiants. Je signale à l'attention de tes lecteurs que nous avons encore besoin de beaucoup de bonnes volontés. Il y a plusieurs secteurs où tout est encore à faire. D'autres ont besoin d'être développés.

Q. : Comment justifies-tu l'existence d'un syndicalisme étudiant, sa nécessité ?

R. : Une première chose est certaine : les étudiants, indépendamment du milieu d'où ils sortent, ont des tas de problèmes communs pour lesquels il est inefficace de chercher des solutions individuelles. C'est en travaillant ensemble, la main dans la main, qu'ils les résoudre.

De plus, les étudiants forment la future élite du pays. Ils forment, grâce au syndicalisme, un corps qui doit être écouté dans le pays.

Enfin, les étudiants doivent être à la pointe de cette jeunesse dont ils sont la fraction la plus consciente.

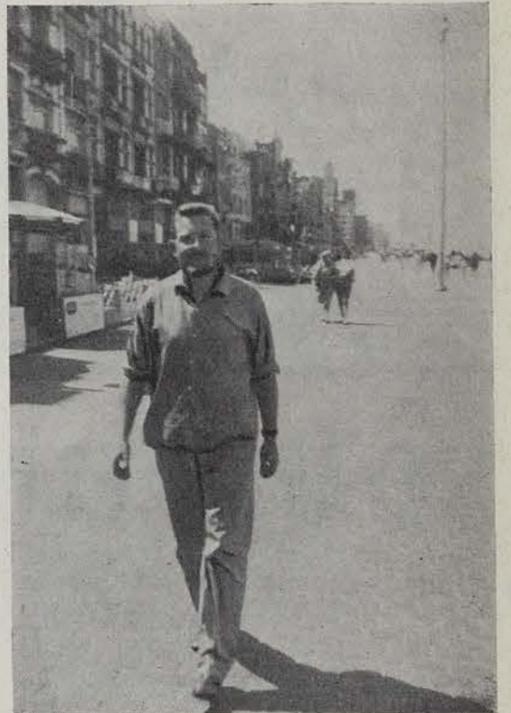
J'ajouterais que, indépendamment de tout résultat pratique, le syndicalisme étudiant constitue une école de civisme, un cadre où l'on peut épancher toute la vitalité de ses 20 ans.

Q. : Dans quelle mesure le mouvement syndical doit-il s'occuper de politique ?

R. : Il est évident que les étudiants doivent prendre position dans la politique sur les problèmes qui les concernent. Tant pis si ces positions sont les mêmes que celles d'un groupe politique ou l'autre. Ce qui serait inadmissible, ce serait que le syndicalisme soit inféodé à un parti, quel qu'il soit.

Q. : Comment déterminer les problèmes qui les concernent ?

R. : En fait, tout les concerne. Ainsi le budget de la défense nationale dont l'action asphyxiante



sur les budgets de l'éducation nationale et de la recherche scientifique n'est plus à démontrer. Il serait bon aussi que les carabins étudient les projets Leburton. Il y a ainsi 1000 choses qui intéressent directement les étudiants. Bien sûr, il faut garder un ordre d'urgence dans les questions.

Q. : Que dis-tu de la prise de position qu'avait pris le M.U.B.E.F. sur les projets du maintien de l'ordre ?

R. : C'était une erreur de tactique et d'efficacité. Ce que j'appellerai du « gauchisme ».

Q. : Michel, tu n'ignores pas que les prises de position de Perspectives sur l'Angola ont suscité des réactions parmi les étudiants. Qu'as-tu à répondre ?

R. : Tout d'abord, je m'étonne fort, qu'un seul étudiant puisse ne pas être d'accord avec cet écho de « Perspectives ». Une unanimité d'opinion se fait, face aux problèmes du colonialisme. L'O.N.U. elle-même s'est prononcée. C'est un problème important pour les jeunes. Un de leur rôle les plus sacrés est la propagation de la vérité.

Q. : Mais puisque certains étudiants n'ont pas été d'accord, ne risques-tu pas de les éloigner de l'U.G. ?

R. : Ce n'est pas l'U.G. qui a pris position. « Perspectives » est la voix officielle de l'U.G. lorsqu'il publie des décisions prises en bureau ou les résultats des assemblées générales.

Tous les étudiants peuvent nous envoyer des articles et nous les publierons.

Q. : Une dernière question, Michel : que penses-tu du Vaillant ?

R. : C'est assurément un des meilleurs journaux étudiants en Belgique. Au point de vue technique en tout cas. Je lui reproche cependant le manque d'unité que l'on sent d'un journal à l'autre. On ne voit pas bien le fil conducteur.

J'ai remercié Michel. Ses réponses sont intéressantes. Il nous semble cependant qu'il fait un peu de corde raide. Ce ne sera pas facile de déterminer quels sont les problèmes politiques sur lesquels nous devons prendre position, quels problèmes internationaux doivent être mentionnés dans Perspectives. A quoi bon créer des tensions parmi les étudiants ? Dans la mesure où on peut les rallier tous, d'accord. Autrement ? C'est un problème à creuser. A toi d'y réfléchir, ami lecteur.

Interview recueilli
par Michel CoipelSTELLA ARTOIS
la grande bière!

Il n'y a pas de danse vulgaire
Il n'y a que la façon !
Alors ! Pour les bien faire
et avec satisfaction

Inscris-toi au cours du 9 décembre à 20 h.

CHEZ DROT

Place de la République Française, 7

Des réductions ? Bien sûr ! Informe-toi !

Espérance Longdoz

TÔLES FINES À FROID
TÔLES À CHAUD
TÔLES GALVANISÉES - GALVEL
TÔLES ÉLECTROZINGUÉES - ZINCOR
FER-BLANC ÉLECTROLYTIQUE
FEUILLARDS À FROID
FEUILLARDS À CHAUD



TÉLÉPHONE 43.74.66

TÉLEX ELDOZ 4.246

LIÈGE

BELGIQUE

Pour tous vos VÊTEMENTS de PROTECTION

Cache-poussière tous modèles, tabliers labo et dissection, pantalons blancs

A LA POSTE Maison T H O M A
RUE REGENCE 42, LIEGEImportantes réductions à MM. les Etudiants — Ouvert de 9 à 19 h.
EQUIPEMENTS COLONIAUX — MALLS METALLIQUES

On n'y est pas encore...

Au début de cette année académique, les Evêques de Belgique viennent d'ériger en paroisse, au même titre que toute autre paroisse, la communauté des étudiants belges francophones et étrangers de l'Université de Louvain. La paroisse universitaire de Louvain prend ainsi place parmi les paroisses déjà nombreuses des universités étrangères.

A l'occasion de cette érection, on a soulevé une nouvelle fois le problème de la création éventuelle d'une paroisse à l'université de Liège. Plus d'un étudiant engagé dans le milieu voudrait connaître les intentions des responsables et s'interroger à leur sujet avec une certaine impatience. Faudra-t-il notamment attendre oui ou non l'installation de toute l'université au Sart-Tilman pour voir se créer à Liège une paroisse universitaire ?

Rassurons immédiatement les impatients. Nous n'avons pas attendu l'initiative de Louvain pour réfléchir à ce problème d'une extrême importance pour l'épanouissement de la vie religieuse des étudiants. Depuis longtemps on y pense au sein de l'Union et des EUDAC et le week-end universitaire de Spaloumont de l'année passée y fut en grande partie consacré.

Nous sommes persuadés que, seule, une paroisse universitaire pourra répondre avec efficacité aux nombreux problèmes religieux qui se posent au sein de notre université. Nous souhaitons aussi que cette paroisse se réalise le plus tôt possible, et nous nous efforçons d'en jeter dès à présent les bases.

Soyons cependant réalistes : il ne suffit pas de décréter l'érection d'une paroisse pour que celle-ci existe vraiment et joue le rôle qu'on est en droit d'attendre d'elle ; on ne construit pas une pyramide en commençant par la pointe. Il faut éviter à tout prix de créer d'une façon artificielle une institution dans laquelle on s'efforcera par la suite d'introduire les chrétiens.

L'objectif lointain de nos efforts est l'édification d'une paroisse universitaire. Celle-ci est constituée par la communauté des professeurs et des étudiants, rassemblée autour du Christ et de la Célébration eucharistique. Elle s'efforcera de vivre et d'exprimer sa foi dans des assemblées et des cérémonies liturgiques. Elle se propose aussi de donner à ses membres l'occasion d'un approfondissement doctrinal et de poursuivre leur rayonnement apostolique.

Cet idéal, on s'efforcera de l'atteindre par étapes. Tout d'abord, il faudra créer au sein de notre université un véritable esprit de communauté. Une paroisse sans esprit communautaire est impensable. Faut-il dire que ce travail ne se fera pas sans grandes difficultés. Le nombre de ceux ou celles qui ont encore une manière individuelle et solitaire d'envisager la vie universitaire est encore très grand. Le jour où les étudiants chrétiens seront suffisamment conscients de ce qu'ils appartiennent aussi à une communauté chrétienne universitaire, la paroisse universitaire se fera d'elle-même.

Nos efforts porteront ensuite sur un renouvellement de activités liturgiques existantes. Le centre de la paroisse est constitué par l'autel avec la Célébration eucharistique. Il faudra que celle-ci se fasse dans un esprit vraiment communautaire et avec la participation active de tous les chrétiens. Une tentative dans ce sens a été faite à la Messe du St Esprit de cette année et se fait en semaine, tous les jours aux Messes à l'Union et chaque mercredi à la Messe Universitaire qui est célébrée à l'Eglise St-Denis et à laquelle on voudrait voir une assistance plus nombreuse encore.

Enfin, on soignera davantage le secteur de l'approfondissement doctrinal. On est en train de mettre en place un certain nombre de cercles (cercle biblique, théologique, liturgique, philosophique...) qui assureront à l'étudiant une formation religieuse de niveau universitaire.

On n'y est pas encore... à la paroisse universitaire, mais on y arrivera bientôt, s'il plaît à Dieu, grâce à la collaboration positive et constructive de tous les chrétiens responsables de cette université, quelle que soit la faculté à laquelle ils appartiennent, quel que soit le mouvement dont ils font partie.

J. VAN HAELST,
Aumônier.

PRÉSENCE AU MILIEU

Au début de cette année académique qui pour la communauté chrétienne de notre université sera plus importante que jamais, les EUDAC ont voulu se préparer fermement à porter dans le milieu universitaire le témoignage vivant de leur foi en cherchant à y être activement et chrétiennement engagés. Le W-E de Spaloumont a été un dynamique coup d'envoi en mission des communautés fraternelles que veulent être les équipes.

Ambiance excellente faut-il le dire ! nous ne demanderons pas à l'Abbé Van Haelst pourquoi le soir, descendant à Spa, il portait une écharpe... il n'était d'ailleurs pas le seul à faire une visite nocturne à la ville d'eau !

Mais trêve de memento, des échanges de vue du W-E, il ressort que trop souvent nous ne sommes que fictivement présents à notre milieu ; nous n'en partageons pas assez la vie parce que nous ne savons pas dialoguer. Trop souvent nos yeux sont fermés. Aveugles nous le sommes plus souvent que nous ne le pensons. Sommes-nous toujours prêts à accueillir l'autre, à l'écouter, à l'aimer authentiquement sans superficialité ni paternalisme, simplement et profondément, fraternellement. A Spaloumont nous avons essayé de voir (par exemple, l'Univ' devient universelle, toutes les nations s'y enrichissent les unes des autres, en sommes-nous activement conscients ? sommes-nous activement sensibilisés aux questions du syndicalisme étudiant ? quel sera notre apport à la paroisse universitaire qui se construit ? Que sais-tu de ton voisin de cours en candi, et en doc. ou en licence qu'en sais-tu de plus...) Il faut d'abord voir le milieu et ses aspirations, les faire nôtres...

Notre réponse est à la mesure de notre engagement : un grand mot qui ne fait qu'exprimer une attitude où chaque instant nous trouve disponible non seulement en paroles mais surtout en actes... CONCRETEMENT, dans les menus détails de notre vie quotidienne. La vie de la communauté, de l'équipe qui est à l'écoute des autres soutient et nourrit, anime et ressource dans le Seigneur l'engagement de chacun. Et là où l'on ne pourrait voir que des personnes vivantes et des événements, fruits du hasard, l'équipe verra des Fils de Dieu qui grandissent et le Royaume de Dieu qui se bâtit.

Que notre foi ne soit pas rachitique ! Vivre d'une foi adulte c'est se mettre en état de « revision de vie », alors il n'est plus question pour toi de cloisonner hermétiquement ton existence, d'y installer des compartiments étanches : d'une part la vie chrétienne et d'autre part la vie tout court... il n'y aura plus en toi qu'un effort paisible, ferme et continu de tout ton être pour adhérer, dans le

Christ, à travers la moindre de tes paroles, le plus humble de tes gestes au plan du Père se déroulant dans le monde. Que par ton travail let ton témoignage constant de la Bonne Nouvelle, à ta façon tu renouvelles la Terre... mais alors ne crois-tu pas qu'il est temps de revêtir l'Homme Nouveau ?
J.-P. Dombret.

Pourquoi un bal ?

Pourquoi une carte de membre ?

« On fait les cartes de membre à l'Union, vite, passons à côté... ». Qui n'a jamais dit cela, qui n'a jamais eu l'envie de le dire. Ou encore : « Il faudra tout de même bien y passer, allons-y tout de même... ». Toutes réactions combien « normales », mais combien négatives !

« Par ordre de police, toute personne fréquentant cet établissement doit être porteur de sa carte de membre ». A d'autres...

Il est tout d'abord à remarquer la pertinence de cet avis qui fait souvent sourire ou qui énerve. Certains représentants de la police sont d'ailleurs venus chez nous au début de cette année réclamant les talons de ces fameuses cartes de membre. « Oui, me diras-tu, c'est bien possible, mais pourquoi demander pareille somme ? » Toute question a droit à une réponse, surtout quand cette question est pertinente et valable...

Beaucoup de caisses d'étudiants se ressemblent, nul ne l'ignore, mais à quoi est consacré cet argent ? Certains cercles s'en servent pour l'édition de cours, pour certaines conférences, ou aussi pour assainir une situation financière assez peu enviable.

L'Union pour sa part, se trouve dans ce dernier cas, mais encore...

L'agrandissement, l'augmentation et la rénovation de certains de nos locaux s'avère chose absolument nécessaire. Est-il concevable que certains locaux présentent un aspect peu agréable, peu engageant comme c'est actuellement le cas. Un bureau d'aumônier où tu peux passer quand tu le désires, ne demande-t-il pas tant pour celui qui y travaille plusieurs heures par jour, que pour ceux qui y passent, une certaine chaleur, une certaine lumière, une certaine fraîcheur ? Il en est de même pour tous les locaux dont nous disposons et qui abritent bon nombre de réunions chaque semaine, réunions auxquelles tu prends peut-être part ou auxquelles tu participeras peut-être aussi à l'avenir.

Ils sont bien loin les ordres de la police...

Les conférences de l'Union sont à présent connues de beaucoup et suivies assidûment par un public de plus en plus nombreux. Nous avons invité cette année Monsieur le professeur Duyckaerts, le R. P. Daniélou, Monsieur Henri Fesquet et d'autres encore. Le mercredi 4 décembre, tu pourras assister à une conférence donnée à l'Union sur le thème suivant : « Opulence et Pauvreté, deux faces du monde contemporain ». Mais toutes ces conférences sont souvent l'occasion de beaucoup de frais, de beaucoup de dépenses que parfois tu ne soupçonnes pas.

Nous avons besoin de toi et aujourd'hui nous avons besoin de ton aide financière.

L'organisation d'un bal peut aussi répondre à certains besoins financiers impérieux et l'on pourrait croire de prime abord que c'est pour pourvoir à ces nécessités financières uniquement que nous avons organisé un bal qui fut d'ailleurs une réussite à tous points de vue, ce dont nous te remercions. Mais n'est-il point concevable que des chrétiens puissent se retrouver tous ensemble à un bal, y amener des amis et connaissances ?

On parle beaucoup de décléricalisation de nos jours et il est vrai que ce n'est pas et que cela ne doit pas être du ressort des étudiants catholiques de l'UNIV de Liège, encore moins de la paroisse universitaire, que d'organiser les sorties et distractions des étudiants de cette même université. Mais il y a une marge certaine entre l'organisation systématique des loisirs et le fait de se retrouver tous ensemble à un bal dans une sympathique ambiance étudiante.

C'est à toi de juger et de nous dire ce que tu penses de tout ceci.

Michel HEMMERLIN,
Président de l'Union.

LE 11 DECEMBRE : MARCHÉ A L'ETOILE.

As-tu déjà eu l'occasion de connaître le grand bonheur, la joie profonde que l'on éprouve à prier en groupe, à laisser monter ensemble une prière fervente vers le Seigneur ?

Si oui, alors viens avec nous à la Marche à l'Etoile : tu retrouveras cette joie. Si non, et bien, essaie et tu verras.

Nous réfléchissons cette année sur le thème de l'espérance.

Il faut absolument que nous soyons très nombreux. C'est que nous avons un témoignage chrétien à apporter, tous ensemble, dans notre université.

L'EQUIPE BIBLIQUE : UNE NECESSITE.

Le 7 novembre nous avons eu la première réunion de l'équipe biblique. Monsieur l'abbé Van Haelst va nous donner ainsi tous les 15 jours des petits cours qui nous permettront d'acquérir des rudiments de connaissance dans le domaine biblique. C'est que nous ne connaissons rien. Et il est effrayant que des universitaires chrétiens soient si peu prêts à expliquer les sources de leur foi. Aussi sommes-nous sortis emballés de la première réunion. Nous avons certes réalisé encore plus nettement l'océan de notre ignorance, mais nous nous sentons heureux d'y remédier. Crois-nous,

cela vaut la peine. Si cela t'intéresse, viens donc te joindre à nous. L'équipe ne demande qu'à s'agrandir et puis à se scinder autant de fois qu'il sera nécessaire.

Les réunions se tiennent un jeudi sur deux, de 12 h. 30 à 13 h. 30, à l'Union. Pour tout renseignement, tu peux t'adresser à l'abbé Van Haelst, Danièle Boulangier, Françoise Grimont ou Michel Coipel.

LA MESSE DU MERCREDI : TROP DESERTIQUE.

Nous te rappelons la messe du mercredi à 12 h. 15 à St-Denis. Voilà encore une occasion d'affirmer notre foi et de témoigner que nous négligeons beaucoup trop. Une équipe liturgique s'efforce de rendre la messe la plus vivante possible par des commentaires. Tu vois que l'on fait tout pour témoigner de son mieux.

Si tu as des talents de diction et d'élocution, tu peux aussi offrir tes services à l'équipe liturgique. S'adresser à l'abbé Van Haelst ou Jean-Marie Bonameau.

SIGNALONS AUSSI

- Tous les jours à midi un quart, il y a messe à l'Union (sauf le mercredi et le samedi).
- Le traditionnel souper aux chandelles des Eudac aura lieu le jeudi 19 à 19 h.
- Au début de décembre, le professeur Chaumont de Louvain, fera une conférence sur le thème : abondance et misère : 2 faces d'un même monde.

Activités

de
la

communauté



SOUS UN AUTRE SOLEIL

(Suite de la page 1).

2^e QUESTION : QUE PENSEZ-VOUS DU CHRISTIANISME BELGE ET PLUS PARTICULIEREMENT DES ETUDIANTS CHRETIENS A L'UNIVERSITE ?

— Un non-catholique mais de pensée inconnue, en tout cas fort personnel. Il est européen.

La jeunesse est chrétienne apparemment... Cependant, certains belges sont très religieux et très convaincus. Ils vivent leur religion.

As-tu quelques reproches à faire au chrétien ?

Non, c'est une évolution normale... On est éduqué comme chrétien, on ne pratique plus, puis avec l'âge on re pratique... C'est comme Pascal !

Vivent-ils selon leur doctrine ?

Je ne fais pas de différence entre un chrétien et un moraliste. Agir pour Dieu ou pour la morale, c'est la même chose du moment qu'on agit. Précisément, cet esprit d'initiative et d'action manque au chrétien.

Peut-on différencier un étudiant chrétien d'un non-chrétien ?

Ceux que je connais, je ne sais même pas s'ils sont chrétiens ou non !

Comment l'apparaît l'étudiant chrétien ?

Egoïste !

Qu'attends-tu de l'étudiant chrétien ?

Je ne voudrais pas que ce soit un moine ! Qu'il étudie les problèmes interraciaux plutôt que la bible. Il y a trop de groupes : groupe des Arabes, groupe des Slaves, groupe des Luxembourgeois, etc... En fin de compte, la morale chrétienne est connue, plus besoin de l'apprendre.

— Trois étudiants catholiques africains.

Nous sommes plutôt déçus par le spectacle que donne la chrétienté belge ! Elle présente une foi morte. La religion est devenue affaire de coutumes. Elle est réservée aux vieilles femmes. On va à la messe par habitude et pour les jeunes, c'est pour faire plaisir aux parents, aux amis et amis. Une des meilleures preuves, c'est le peu de gens qui communient à la messe du dimanche. En fait beaucoup de chrétiens tiennent plus à l'argent qu'à leurs convictions religieuses. Le Belge est trop matérialiste et n'a pas le temps de songer à autre chose.

L'étudiant étranger qui voudrait vivre sa foi, n'est pas encouragé par le milieu chrétien belge. Cet étranger y apparaît comme une sorte de révolutionnaire.

Les chrétiens belges correspondent-ils à l'image que vous vous en faisiez ?

Non ! Les missionnaires nous ont donné une fausse image des chrétiens belges. On les croyait meilleurs qu'en réalité.

Quels reproches leur faites-vous ?

Leur charité n'est pas assez agissante. Bien sûr, ce sont toutes belles paroles sur leurs lèvres mais ils ne concrétisent pas leur amour. On pourrait leur appliquer ces paroles d'un auteur latin : « j'aime mais je me maintiens à distance ».

Que pensez-tu des étudiants chrétiens à l'université ?

Ils vivent en serre chaude. Ils ne connaissent pas grand monde de l'autre bord. Beaucoup sont des fascistes et des réactionnaires.

Que veux-tu dire par là ?

Beaucoup sont conservateurs et embourgeoisés. Ils disent facilement qu'ils sont chrétiens. Ils croient facilement que le monde est vicié et pour ne pas être contaminés, il faut se tenir à distance.

Veux-tu préciser ?

Enfin oui, l'existence d'un café et d'un restaurant catholiques à côté des non-catholiques.

— Un étudiant asiatique bouddhiste.

La doctrine chrétienne est appliquée apparemment.

Que veux-tu dire ?

Il y a des vrais chrétiens mais ce n'est pas la majorité.

Le chrétien déforme-t-il l'enseignement du Christ ?

Les chrétiens appliquent la phrase « Aimez-vous les uns les autres » mais ils se perchent au sommet d'une montagne. Ils se penchent avec compassion. Or, d'après le christianisme, on doit s'aimer les

uns les autres sur un plan d'égalité et non d'inégalité. Le « aimez-vous les uns les autres » se situe trop souvent chez les chrétiens sur les plans intellectuels et affectifs et ne se traduit que rarement dans les actes. Le christianisme et « l'Occidentalisme » sont liés. Les coups portés à l'Occident sont aux yeux des chrétiens des coups portés au Christianisme. Le gouvernement vietnamien (ancien) est catholique mais impopulaire, antisocial et féodal. Et pourtant ces catholiques soutiennent ce gouvernement. Les chrétiens sont donc des pro-occidentaux — certaines personnes utilisent le christianisme à des fins politiques. A cet égard, en Belgique, religion et politique sont intimement liées.

Qu'attends-tu de l'étudiant chrétien ?

Que les chrétiens soient plus ouverts, qu'ils essaient de comprendre les autres religions, les autres idées, les autres formes de pensée. Qu'ils abandonnent leur méfiance.

— Un étudiant protestant d'Afrique du Sud ?

Le chrétien est un homme sacré, mais ici il s'occupe surtout du profane. Il ne connaît pas assez son évangile. Il déforme l'évangile d'après son mode de vie.

Qu'attends-tu de l'étudiant chrétien ici à l'université ?

Qu'il voie les choses d'une manière objective et qu'il contribue davantage à l'entente entre tous les étudiants et non à leur division.

— Un étudiant catholique d'Amérique du Sud.

Je pensais que la Belgique était plus catholique. Les messes sont très correctes mais l'église n'est pas pleine.

As-tu un reproche à faire aux chrétiens belges ?

Bien sûr, ils agissent selon l'idée de « frère » mais ils ne sont pas assez pratiquants.

Qu'attends-tu des chrétiens ?

Une propagande pour le retour à la pratique générale de la religion en Belgique mais aussi dans le monde, car c'est un cas universel. Je souhaite



que chacun mette sa part au renouvellement de la chrétienté dans le monde car il y a une décadence chez les chrétiens du monde entier.

— Deux étudiants musulmans.

Les chrétiens sont très tolérants au point de vue religieux. Ils ne sont pas fanatiques. Mais ils croient sans comprendre. Ils vont à l'église comme on va au cinéma. Dans des églises, il y a beaucoup trop de formalités et de cérémonies tout-à-fait inhabituelles. Les chrétiens sont inoffensifs. Ils savent respecter les autres religions. Parmi les étudiants, il y a peu de chrétiens de cœur. Ils le sont plutôt par formalisme paternel. Certains sont même incroyants tout en se disant chrétiens.

Qu'attendez-vous des étudiants chrétiens ?

Qu'ils étudient les autres religions. S'ils croient vraiment, qu'ils comprennent leur foi et la vivent.

UN ESSAI DE SYNTHÈSE

Il nous est apparu à la suite de cette enquête que le peuple belge est dans sa généralité accueillant. L'intellectuel est plutôt réservé et méfiant. L'homme de la rue est plus curieux et moins comédien. Les jeunes sont plutôt désireux de s'ouvrir à l'autre. Il y a chez eux aussi une certaine audace. Pendant longtemps, et ce fut le cas de nos parents, le problème étranger n'était pas posé. Aujourd'hui, les jeunes sont face à face avec ce monde nouveau et presque inconnu. Alors, désirent-ils vivre pleinement cette situation nouvelle. Malheureusement, les relations entre étrangers et Belges restent encore fort superficielles. A quoi cela est-il dû ? Nous n'en savons rien.

Le milieu belge est assez individualiste. Ce qui frappe l'étudiant étranger, c'est cette division de la société en classes sociales. Individualisme et barrières sociales sont deux phénomènes convergents ! En fait, plus le Belge s'élève dans l'échelle sociale, plus il devient individualiste. Et cet individualisme est la plupart du temps de nature possessive. Il n'y a souvent que la voiture, la T.V., les mille et une choses du standing matériel qui comptent. Alors ce raisonnement : « je possède donc je me passe des autres. En règle générale, le Belge n'est pas raciste mais il y a souvent

Le milieu belge en général présente certains préjugés. L'étranger est classé par la « feuille de chou » qu'il lit ou par la rumeur publique... Alors faut-il s'étonner qu'aux yeux de certaines personnes, l'arabe est « joueur de couteaux », « l'asiatique fanatique », le congolais « sous-développé intellectuel » ?

Les étudiants étrangers sont plutôt déçus par le spectacle que donne la chrétienté belge. Le christianisme est encore dans nos régions trop entaché de formalisme. Il est encore trop une tradition de famille plutôt qu'une découverte de la Bonne Nouvelle ». On ne sent plus chez nos chrétiens une foi vivante.

Il leur semble aussi qu'il y ait une dissociation entre l'Evangile et le « christianisme ». Le chrétien vit trop peu les réalités évangéliques. Il transforme le christianisme en une idéologie alors que l'évangile est essentiellement un état d'esprit et un état de vie. Alors pourquoi s'étonner de ce mariage entre l'« Occidentalisme » et le « christianisme » ? Un chrétien ne peut-il penser qu'occidental ? Nombre également se servent du christianisme à des fins politiques. L'étranger peut-il être un vrai chrétien sans être de telle ou telle couleur politique ?

On ne comprend pas les étrangers. Pour-

quoi ? Sinon par manque d'ouverture. Une charité sincère exige une âme d'accueil ouverte à toute collaboration humaine. Le « aimez-vous les uns les autres » est quelque chose de concret. Il nous faut, à nous chrétiens, comprendre les réactions et la pensée de l'étranger, notre invité, aller vers lui sans préjugés, mais désireux du dialogue franc et ouvert, prêts à recevoir aussi bien qu'à donner.

C'est que l'étudiant étranger n'est pas venu seulement quérir la science dans des livres ou des cours mais bien plus chercher l'expérience d'un peuple. Et dès les premiers mois, il rencontre la science mais par le peuple. Des livres et des cours, il aurait pu en trouver dans les universités de chez lui. Il se sent seul, terriblement seul. Le peuple, parmi lequel il vit, ne l'accueille pas et ne partage pas son expérience.

Comment l'étudiant belge peut-il entrer en dialogue avec l'étudiant étranger ? En ne compliquant pas les choses. En ne cherchant pas à prendre une attitude spéciale, préfabriquée : « pour étrangers ». Il faut avant tout être soi-même. Pas de complexe ! Pas de peur ! Pas de respect humain ! Beaucoup de jeunesse acceptant la jeunesse de l'autre ! Etre assez jeune pour souhaiter recevoir aussi de l'autre et non seulement prétendre lui donner ! Entrer en contact avec un étudiant étranger, isolé, peut se faire d'emblée souvent plus facilement qu'avec un autre Belge, peuplé.

Cette vue d'ensemble ne serait pas complète si nous n'avions pas l'avis de personnes en contact avec cette situation, « dans le bain » comme on dirait. Aussi, sommes-nous allés interviewer deux assistantes sociales.

NICO et CLAUDE.

L'AVIS DE Mlle FONDER ASSISTANTE SOCIALE

— Que reprochez-vous au milieu belge dans son attitude vis-à-vis des étudiants africains ?

Les gens ont souvent un parti pris vis-à-vis des Africains. S'ils ont connu un Africain de valeur, ils sont délivrés de leur méfiance mais sinon il subsiste toujours certains préjugés. Si un étudiant africain a une certaine valeur, il pourra se faire des amis belges. On n'a pas trop à se plaindre du milieu liégeois. Néanmoins, je comprends l'indignation des pères de famille qui cherchent un logement et auxquels on répond : « Pas d'étrangers et pas d'enfants »... ! C'est là que se manifeste une certaine injustice de la part des milieux liégeois. On supporte de loin l'Africain mais on ne veut pas le loger chez soi. A mon avis, une action des étudiants belges pour sensibiliser les gens au problème serait une bonne initiative.

— Quels sont les problèmes que rencontrent les étudiants africains ?

Il n'y a pas seulement le problème du logement mais il y a le problème de l'isolement. C'est au bout de quelques mois ou de quelques années même, que l'Africain parvient à se créer des relations. Aussi, l'étudiant belge devrait faire le premier pas en avant ! Pourquoi, l'étudiant belge ne demanderait-il pas à ses parents de recevoir pour une soirée un étudiant africain ? Les camaraderies qui se nouent entre étudiants sont les plus naturelles. C'est la façon la plus simple de faire l'approche. Il y a aussi le problème des étudiants africains mariés. Ils ont beaucoup plus de difficultés matérielles que les célibataires. Ils ont surtout besoin de familles belges amies pour les aider à résoudre ces difficultés.

Françoise Fonder assistante sociale.

GUINNESS
is good for you

L'homme à la corne d'abondance

John Coltrane



Le Festival de Newport 1955 fut une date importante dans l'histoire du jazz car, outre le fait qu'il présenta un nouveau Miles Davis, plus expressif que jamais, il révéla un saxophoniste ténor de première force : John Coltrane.

A une époque où presque tous les saxophonistes exploitaient les trouvailles (généales faut-il le dire) de Charlie Parker, apparaît à la foule massée pour assister au plus grand festival de jazz du monde, un musicien libéré du complexe Parker. Engagé dans le quintet de Miles Davis, Coltrane y brille par son langage : à la sonorité suave de Davis, Coltrane oppose une sonorité ronde et violente ; au raffinement éthéré du premier, succès de l'esthétique de la laideur ; au ciel sans nuages correspond le ciel d'orage, lourd de menaces.

John Coltrane fait son écologie et acquiert une certaine maturité auprès du maître. Il apprend à dominer l'écoulement torrentiel de ses idées pour tendre vers une relative simplicité dans la structure de ses phrases. On peut aussi retrouver l'influence de Miles Davis dans la décontraction, l'austérité et le lyrisme profond qui caractérise le style de John Coltrane. Mais, doué d'une extraordinaire maîtrise rythmique et instrumentale, Coltrane conserve bien sûr des qualités qui lui sont propres ; les larges envolées qui permettent la combinaison de tension et de détente dans ses improvisations le prouvent manifestement.

Lorsque en 1957 il quitte Miles Davis, il déclare que c'est celui-ci qui lui a procuré quelques-uns des moments musicaux les plus riches qu'il ait pu vivre.

Suivent deux années de tâtonnements : John Coltrane est à la recherche de sa future orientation. Il participe à plusieurs formations dont la plus intéressante est celle de Thelmonious Monk. Au « Five Spot » de Greenwich Village, le grand spécialiste lui enseigne la simplification harmonique et particulièrement le développement thématique.

En 1959, Coltrane forme son propre quartet et engage l'éblouissant drummer Elvin Jones ; depuis lors, il est en évolution permanente et chacun de ses disques révèle un aspect nouveau de sa fascinante personnalité. Utilisant avec une égale autorité le ténor et le soprano, Coltrane poursuit l'exploration du domaine sonore, et son audace imaginative l'amène jusqu'au bout de ses intentions dans des œuvres souvent obsédantes, teintées parfois de relents d'exotisme. Ses improvisations abondent d'idées, succession de vagues sonores, et forment un tout cohérent, toujours parfaitement construit. Au travail léché, à l'enjouement subtil, John Coltrane préfère la libération brutalement sonore et s'engage résolument vers des formes nouvelles. Son saxophone, véritable corne d'abondance, ne sera pas tari de si tôt...

Philippe YEGHERS.

e Vaillant

Il y a et il y a eu depuis longtemps grande abondance de revues littéraires chez nous comme ailleurs. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Le mal ce serait par la facilité de publication qu'elles offrent à des textes pas toujours mûris de donner à plus d'un amateur novice des illusions sur sa propre écriture. Le bien, et peut-être l'emporte-t-il sur le mal, c'est de créer un milieu d'affinité sans engagement où plus d'un talent à venir, germe, s'essaye en silence. La revue littéraire, c'est un groupe, groupe de jeunes à l'origine, et c'est pourquoi y fleurissent les qualités de la jeunesse : audace et espérance.

Robert VIVIER.

LITTÉRAIRE

EDITORIAL

VAILLANT-LITTÉRAIRE... beau titre de gloire à mériter !

VAILLANT : il s'agit, avec une intrépidité magnifique, de faire confiance aux artistes, de passer la brèche percée par eux dans le mur du matérialisme ; il s'agit de ne pas se cantonner dans les positions acquises (l'art est aux avant-postes), d'avoir le courage de ses opinions mais de supporter la contradiction.

LITTÉRAIRE : c'est une façon de parler. Il sera question ici non seulement de lettres, mais de lignes, sons et images mouvantes.

**

Une revue universitaire peut se comparer, en termes sportifs, au « témoin » que des coureurs de relais se transmettent. Le présent se compose d'avenirs continuant le passé...

Chacun est redevable des efforts fournis par son prédécesseur, et apporte un souffle nouveau à la course. Ainsi, je voudrais rendre hommage à François Pirot, le père du Vaillant-Littéraire, et d'autre part remercier les « jeunes Turcs » de la nouvelle équipe, qui vous réserveront des surprises.

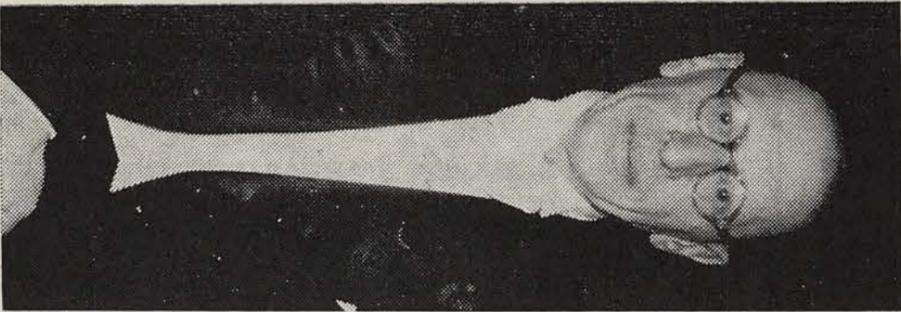
**

Nous tendrons, chacun dans le domaine de notre préférence, à communiquer la tonalité primitive de nos émerveillements : chose utile en ces temps où la connaissance artistique évolue volontiers vers l'artificiel et le cérébral.

Dès lors, nous espérons que ce Vaillant vous dira quelque chose qui vaille...

Bernard GHEUR.

Printemps
pour
Toujours



Il suffit de se rappeler l'enthousiasme suscité par le ballet « Les Noœs », présenté par la compagnie de Maurice Béjart, lors du dernier festival des « Nuits de Septembre », pour s'apercevoir du succès étonnant dont jouit encore l'œuvre stravinskienne.

Igor Stravinsky a 81 ans. Sa personnalité bien marquée et l'originalité de sa musique ont depuis longtemps déjà découragé les épigones. Ce grand amateur de fleurs et d'oiseaux est vraiment un homme à part.

Mais loin de canaris et de chrysanthèmes ! Il serait bien plus intéressant de tenter d'esquisser, de déceler quelques aspects de cette personnalité si riche et si profonde. En examinant son œuvre, nous essaierons de retracer les démarches de l'esprit. L'« itinéraire spirituel » de l'auteur du « Sacre ».

• • •

Né en 1882, Igor Stravinsky recevra ses premières leçons de Rimsky-Korsakov. Du vieux maître barbu, Igor gardera dans ses premières œuvres, ce caractère post-romantique, dont il se défera vite, et cet accent typiquement slave qu'il gardera longtemps.

A part certains passages de « L'Oiseau de Feu » (le premier ouvrage célèbre du maître), les œuvres vont désormais s'inscrire en réaction contre l'impressionnisme subtil, mais délégué d'un Debussy. Au raffinement chatoyant des « Nocturnes » va répondre la vulgarité de bon aloi de « Pétrouchka » (1911), ballet d'une coloration vigoureuse, d'un rythme excluant définitivement les clairs-obscuris irrités, chefs à l'auteur de « Pelléas ».

Mais Pétrouchka prépare une œuvre bien plus importante. Cette œuvre — en core un ballet —, « Le Sacre du Printemps », puissante évocation des rites ancestraux de la vieille Russie païenne, cette œuvre ne se contente plus de prendre le contre-pied des formules debussystes. Le Sacre va révolutionner la syntaxe musicale. La tonalité traditionnelle, celle du « divin » Mozart, celle de l'« olympien » Beethoven, déjà élargie et distendue par les Ravel, les Debussy et autres Fauré, la tonalité va prendre de nouvelles dimensions, et s'élargir en « polytonalité ». Ainsi, Stravinsky supprime par exemple deux lignes mélodiques ou des accords de tonalité différente. D'où ces dissonances brutales, cette grande richesse harmonique, cette couleur vive que l'on retrouve d'un bout à l'autre du Sacre.

Notons aussi un autre aspect du Sacre : l'importance et la variété de la partie rythmique. On est loin des paisibles mesures à 2 et à 3 temps ; on pourrait même parler de polyrythmie !

Inutile de dire que l'œuvre fit du bruit, à tous points de vue ! On s'injuriera, on se battra le soir du 29 mai 1913. Il y eut ceux qui étaient contre, et ceux qui étaient pour... Parmi ces « lions », Jean Cocteau qui, subjugué par le rythme, martelait à coups de poing la tête du spectateur assis devant lui...

Jusqu'en 1925, Stravinsky va exploiter à sa guise toutes les richesses contenues dans le Sacre. — Et ce sera « Renard » (1917), « L'Histoire du Soldat » (1918), « Les Noœs » (1917-1923)...

Stravinsky est maintenant célèbre. Sa musique conquiert les grandes capitales d'Europe. Notre homme est connu. Ses amis sont légion : Picasso, Cocteau, Ansermet, la Princesse de Polignac... sans oublier Serge de Diaghilev, qui monte nombre de ballets du maître, et qui, avec sa troupe « Les Ballets Russes » occupe une place de choix dans la vie artistique européenne...

Mais Igor s'ennuie... il s'ennuie d'être uniquement slave, de composer des œuvres qui ne tirent leur substance que de ce folklore russe auquel il doit tant. Au fond, il est las de vivre sur l'exploitation facile des trouvailles du Sacre. Il se voudrait plus universel.

Et ici, il faut parler de « Pulcinella ». Diaghilev, au retour d'un voyage en Italie, avait rapporté de Naples des manuscrits inachevés de Pergolèse. Il remit le tout à Stravinsky, le priant d'en faire un ballet dans l'esprit de l'antique « Commedia dell'Arte ». Ce fut « Pulcinella ». Cela se passa en 1919.

1923 : c'est l'époque du « Retour à Bach ». Stravinsky va se souvenir de son Pulcinella et adopter l'esthétique néo-classique : il se servira des formes, des structures anciennes pour le recondre dans l'esprit du XIX^e siècle. Il trouve dans cet effort de conciliation entre deux traditions le moyen de satisfaire son désir d'universalisme. Et le musicien des débordements, des assauts furieux, le chantre de la vieille Russie va devenir le gardien de l'ordre, de la mesure. Il bridera son esprit polytonal et polyrythmique. Il se souvient du mot de Gide : « L'Art naît de contraintes et meurt de liberté ».

Nous aurons donc un Stravinsky « classique », « objectif », qui ira fueter dans un autre « musée imaginaire » : il est à la recherche de nouveaux matériaux, de nouveaux « problèmes à résoudre ». Et ce seront l'Octuor (1921) — où se devine l'influence de Bach — ; « Oedipus Rex » ; en collaboration avec Cocteau : « Perséphone » (1934), essai d'adaptation des formes tragiques grecques, et bien d'autres œuvres encore...

Bien sûr, la rupture n'est pas totale. Défions-nous des cadres trop rigides : en 1930, voici la « Symphonie de Psalmes » où brille encore l'âme du vieil orthodoxe russe...

Stravinsky a-t-il eu tort de retourner au passé, au lieu de composer une musique exclusivement nouvelle ? Car, si les œuvres de cette période sont en général des réussites, on a quand même affaire à des pastiches et il faut dire aussi que la tentative néo-classique se solda par un échec.

Mais Igor compose toujours. Après la dernière guerre, il

Dialogue avec le Silence

« Le théâtre est comme la messe » - ALAIN

Parler de J.-L. BARRAULT, c'est évoquer aussitôt le lit de Volpone. Je m'explique et je fais, pour cela, un retour en arrière.

C'était la saison 1931-1932. Barrault, ayant obtenu l'autorisation de camper au Théâtre de l'ATELIER, abandonna la chambre qu'il louait en ville. Il avait été entendu qu'il aurait 15 frs par jour. Plus de soucis désormais : il lui suffirait de calculer ses menus pour ne pas dépasser cette somme.

Un soir, après la représentation de VOLPONE, il eut l'idée d'aller coucher dans le lit même de Volpone (le lit au cinquième acte reste sur scène). Le théâtre s'est vidé. Le concierge a fermé les portes. Barrault est seul dans le bâtiment, dans le navire abandonné. Alors, il se faufile sur la scène, trouve, à la rigueur, un moignon de bougie, l'allume, ouvre les rideaux du lit...

Il s'étend.

Là, le plateau, dans le Silence. Les éléments de décors jouent, comme chaque nuit, leur rôle de fantômes. Cependant, l'idée lui vient d'aller ouvrir le grand rideau de scène. Il veut sentir la Présence de la salle vide, nue, vierge comme avant le proscenium, reprendre cette place exacte, sa place, où tout à l'heure, il a eu si peur... Le Silence du théâtre entier l'envahit. Il y est pris comme par les glaces ; il est bientôt tout couvert d'une couche de Silence. Le voici, une nouvelle fois, tout près de la peur et il va se blottir, comme un enfant, sur le grand lit. Il rêve et se souvient...

Sa première envie, son premier désir de théâtre remonte sans doute à l'âge de 6 ans. Toute son enfance, il l'a passée à vivre des histoires imaginaires, à prêter son âme à toutes les choses. Voici son rêve d'enfant réalisé. Il vit une vie de Théâtre. Il épouse en ce moment la Vie du Théâtre et il s'aperçoit dans cette nuit d'initiation, que tout le problème du Théâtre est de faire vibrer ce SILENCE, le faire rire, le faire pleurer. Dégeler cette mer.

L'Art : défi à la mort !

Ici, mieux vaut se taire, je crois et, humblement, simplement comme il se doit, laisser parler Jean-Louis Barrault :

« Ce SILENCE poinié de craquements dans cet enclos magique, où je n'entends plus que le bruit intérieur de mon corps « lumineux » comme dit Pythagore, devint ne plus me quitter jamais, et je me verrai toujours blotti dans le lit de Volpone, passant ma première et profonde nuit d'amour à la Source de mon art... Cette nuit-là fut ma première communion d'artiste ».

Jean DAULINOYE.

BIENTOT :

« ZAZIE »

LA SEULE REVUE CINÉMATOGRAPHIQUE LIÉGEOISE !

Pas de poulet pour les amoureux!

BRIGITTE AXEL, l'auteur de cet article, est la fille de la romancière Sidonie Basti.

« ...J'avais à proclamer, que l'amour n'existe pas ; et l'on comprendra que j'aie reculé devant la charge de répandre une aussi mauvaise nouvelle.

Je ne m'y résoud aujourd'hui qu'assuré de la compenser par une bonne, qui est que l'amour existe ; mais qu'il n'est pas celui qu'on croit » (1)

Monsieur Poulet nous fait enfin ce beau cadeau, qu'on osait espérer encore, tous ces sentiments éternels que nous avons cultivés jalousement, par lesquels nous nous voudrions diviser, qui nous semblent l'expression intrinsèque de notre recherche d'un certain état que nous appelons « amour », que je croyais, moi, être la forme du bonheur ; qui est en fait notre papa Noël après quinze ans, âge où il devient urgent de transposer le personnage.

L'amour n'existe pas : c'est un traitement viscéral à double expression. Ses formes en sont : le désir « qui est une mécanique », la passion « qui est une maladie », l'amourette juvénile « qui est une singerie », l'érotisme « qui est un divertissement, un exercice ou un vice » et d'autres manifestations qu'on pourra nommer hardiment de « sensualité diffuse », parmi lesquelles se trouve une sensation-souvenir magnifiquement décrite par monsieur Poulet, sous le nom de « chatouillis ».

En fait il est bien vrai que l'amour est tabou, que l'art est tabou, que la morale est tabou ! Qu'il est en amour, comme en peinture, l'école des Dadaïstes, et qu'à partir du moment où l'on désire un être, on ne saurait l'aimer pour la vie si l'amour n'était qu'un désir. On ne compartimente pas l'amour, comme on ne repère pas les notes d'une pièce musicale. On ne peut détruire l'amour, à moins d'expliquer le pourquoi initial de l'être humain. Monsieur Poulet décrit les comparti-

ments des sentiments de la raison amoureuse, mais point ce pourquoi initial, dont une des causes est peut-être bien l'irraison. Monsieur Poulet ne décrit pas les compartiments des sentiments de l'irraison amoureuse, et c'est bien là ce qu'on appelle amour.

Cet essai « CONTRE L'AMOUR » nous fait voir son auteur sous le jour d'un chimiste consciencieux, qui prépare une expérience dans les conditions idéales limitées par son érudition et sa culture ; il veut nous prouver que la synthèse des éléments qu'il nous présente, donne un corps qui n'existe pas malgré tous les éléments employés, caractéristiques de ce corps ; et que puisqu'on ne peut définir le reste, le reste n'existe pas. Donc le corps décomposé, n'existe pas.

Cette théorie, fort audacieuse pourtant, n'est convaincante que pour ceux qui proposeraient à Monsieur Poulet, de lui faire confiance. Oserai-je souhaiter qu'il acceptât ?

Mais rassurez-vous : comme Monsieur Poulet l'explique, lorsque l'amour n'existe pas, il est possible de le découvrir encore. Car il nous attend peut-être bien vers le retour d'âge, auprès du compagnon fidèle que le hasard vous aura attribué, (d'après les calculs de probabilité de Monsieur Poulet, c'est encore avec le hasard qu'on aura le plus de chance). Cet amour-là est donc l'amour que nous appelions jusqu'à présent habitude affectueuse.

Malgré son emportement irrésistible, on peut très bien lui résister. Ce livre écrit avec esprit et talent s'il ne vous donnera guère l'assurance que l'amour n'est pas, vous assurera qu'il est indéfinissable. Il vous fera sourire, rire peut-être, il vous fâchera, il calmera les extrémistes, il peut même convaincre ceux qui aimeraient être convaincus ! En tous les cas, il ne vous laissera pas indifférents.

Brigitte AXEL.

Cocktail

L'étoile filante s'est figée.

Et les gens n'en croient pas leurs yeux.

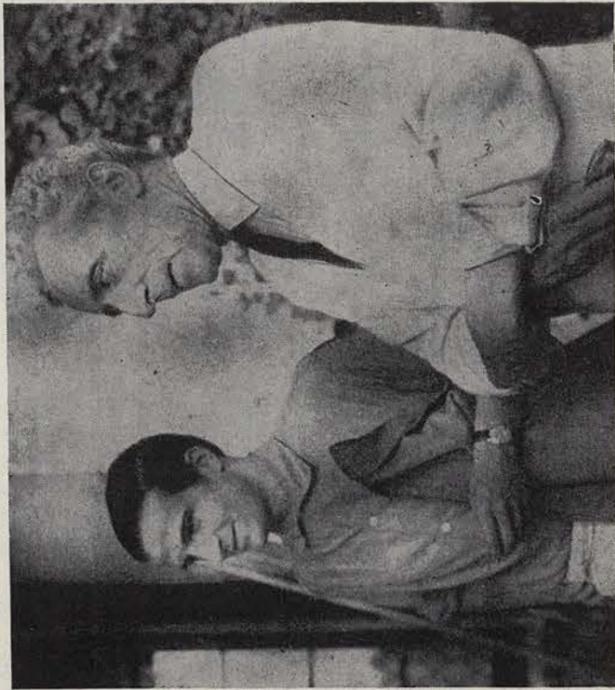
Cocktail est sur toutes les lèvres.

On le déguste, on le savoure :

On craint d'en oublier le goût.

Combien préférions-nous le temps où Jean Cocktail, de toutes les manières imaginables, tentait lui-même d'achever son portrait.

B. G.



Jean COCTEAU et François TRUFFAUT

Le vil du sujet

Voici quelque trois mois, le 31 août 1963 plus précisément, la France rendait un hommage national à celui dont, au début du siècle, elle avait insulté le génie : Georges Braque. Avec lui s'est éteint l'un des derniers maîtres de l'École de Paris, l'un des créateurs les plus importants de l'Art Moderne.

Georges Braque fut bien sûr, avant tout, un grand peintre, mais il fut aussi un homme, une personnalité ; c'est cette personnalité que nous allons essayer de découvrir ensemble en parcourant son évolution.

Georges Braque est né le 31 mai 1882, à Argenteuil. Son enfance, passée au Havre, l'avait initié par le métier de son père (peintre lui aussi, mais peintre en bâtiments) à toutes les techniques de l'artisan-peintre.

De 1905 à 1908, la palette de Braque est celle d'un « Fauve » ou, si vous préférez, d'un Matisse ou d'un Vlaminck. Cependant, quelques différences s'affirment déjà : ses couleurs, quoique vives, « rient » moins fort ; sa manière de travailler doit moins à l'impulsion qu'à la réflexion, cette réflexion qu'il aime et qui l'entraîne vers des recherches constructives que n'abandonne pas les Fauves.

La rencontre de Picasso bouleversa Braque, et, en 1908, il expose avec lui les premières toiles cubistes. Le grand précurseur de ce mouvement est Cézanne, qui avait mis l'accent sur l'étude de la forme ; mais les grands créateurs furent bien Picasso et Braque, suivis d'ailleurs par d'autres artistes comme Juan Gris et Fernand Léger. Le cubisme marque une véritable révolution dans la manière de concevoir, de penser l'art de peindre. Mais il ne nous appartient pas de rappeler, dans le cadre de cet article, les caractéristiques de ce mouvement ; nous n'insisterons que sur les différences qui constituent l'originalité et l'apport de Braque. Et tout d'abord, si Braque partagea les expériences de Picasso, nous remarquons qu'il conserve toujours un certain contact avec la réalité, avec le « matériel ». Dans ses toiles, on retrouve des objets de rien, devenus objets d'art. Picasso lui, poursuivant son évolution, dépasse l'observation de la réalité pour se diriger vers l'abstraction. Le dessin de Braque est moins anguleux, moins abstrait et surtout, reste plus sensible à la nature : il semble exister une étonnante association entre Braque et la nature ; on dirait que celle-ci lui a enseigné son langage. Ne disait-il pas : « J'ai le souci de me mettre à l'unisson de la nature, bien plus que de la copier ». Il « fait » de la nature, comme on « fait » de la musique : de même que l'on « fait » de la musique avec du silence, il « fait » de la nature avec du vide conceptuel.

Différences aussi quant à la couleur : la couleur, chez Braque, sera toujours très personnelle par ses harmonies précieuses, subtiles, par sa rare distinction, ses coloris délicats. Les « aplats » de Braque

(c'est-à-dire des tons juxtaposés dans une seule valeur, sans modelé, donnant l'illusion du relief, faisant « tourner » l'image) sont moins plats parce qu'il dégrade les tonalités avec beaucoup de subtilité.

Braque arrive ainsi à faire du grand art, de l'original, de l'harmonieux, et ce avec des choses tout à fait banales. Un grand souci de perfection, de sobriété et de mesure donne beaucoup de raffinement à ses œuvres et c'est justement à cause de ce souci de perfection, de mesure et de discrétion que l'on peut dire de l'œuvre de Braque qu'elle a tous les caractères de l'Art Classique.

A partir de 1910, au lieu de paysages, Braque se met à peindre des figures et surtout des natures mortes (son sujet de prédilection). Ses natures mortes valent également par la saveur de la matière : elles possèdent vraiment la sensualité picturale. Puis, c'est vers 1912 que, pour éviter le danger d'une dématérialisation trop poussée, Picasso et Braque introduisent dans leurs toiles des matières étrangères au tableau lui-même : coupures de journaux, collage de papiers imprimés ou colorés, éclats de verre, sable coloré... Ces matières étrangères sont intégrées à la peinture et complétées de traits de plume, crayons, gouaches, etc. Pour Braque, l'objet perdait son sens usuel ; en entrant dans le tableau, il atteignait une signification plus pure, plus essentielle.

Par ailleurs, ces toiles, par leurs thèmes plus décoratifs que picturaux, nous rappellent que Braque ne reçut pas une première formation de peintre, mais bien d'artisan. Oui, sa réaction fut alors celle d'un artisan et telle fut la cause profonde de son orientation vers un art qui devait d'ailleurs le mener à dessiner, sur le tard de sa vie, des bijoux, après l'avoir souvent poussé à exécuter, en fait, des motifs de papiers peints.

La guerre de 1914 interrompit sa collaboration avec Picasso. A son retour du front, il évolua vers un art plus respectueux de la nature, moins géométrique, moins anguleux encore et plus haut en couleurs. Ce sont les œuvres qu'il exécuta entre 1920 et 1930.

Après 1930, Braque fit un retour vers l'abstraction. Lignes et arabesques ont un sens plus purement plastique. Sa palette est aussi transformée : ce ne sont plus des harmonies mineures du début de sa carrière cubiste, mais des tonalités plus vives, gardant toujours cette science parfaite des harmonies, chère à Braque.

Georges Braque n'est plus... Mais, éloignée à la fois de la théorie et du réel, son œuvre, l'œuvre d'un artiste sensible et sincère, lui survivra longtemps. Après tout, n'est-ce pas l'essentiel ?

Charles PRION PANSIUS.

Eluard

La Clef des Choses

Dans un univers où les revues étroites connaissent un succès grandissant, parce que la pin-up nouvellement et vaguement en vogue, allonge en première page sa lubricité — dans un univers où les vagissements criards de certaines vedettes de la chanson se mêlent à l'hallucinant martèlement des machines, lorsque l'aurore paraît si proche du crépuscule que les hommes, affairés, pris dans les rouages bien graissés de leur vie professionnelle, ont à peine le temps de mettre un point final à leur testament — dans cet univers-là, un poète a élevé sa voix, pas plus haute que la chanson de la source ou que le bruissement du vent dans les feuilles...

Eluard, c'est un perpétuel manifeste de la discrétion, c'est une poésie qui a su retrouver cette saveur humaine, ce frémissement tendre qu'elle avait déjà reçus de Villon ou de Nerval, de Verlaine ou de Max Jacob, d'Aragon ou de Périer.

Qu'il se place dans la descendance de Lafontaine pour ses évocations sans mêverie de la nature : « Trempee d'aube une feuille hurle le paysage... », ou qu'avec un naturel charmant, il chante l'amour, sans cesse renouvelé, d'une femme, toujours la même, Eluard, habile funambule, glisse sur le fil tenu de la vraie poésie, au-dessus de tant de grimaces monstruosités, que l'on a osé nommer poèmes : les insipidités scandées de Mallherbe, les fétusités versifiées de Lamartine, les érucations rythmées du « bel Olympe », les platiitudes rimées de Vigny ou de Gautier... Que Péguy radote, que Hugo divague ou que Verhaeren bayarde, la poésie a, de tous temps, été envahie par d'interminables parleurs. Chez Eluard, par quel miracle de fraîcheur tient-elle ainsi en équilibre sur l'étroit fil vibrant de la discrétion, de la pudeur et de la véritable « poésie sentie » : celle que le poète a ressentie un jour, et qu'il demande à tous ceux qui sont fatigués un raisonnement éperdus de ressentir après lui ?

Le plus beau poème du monde

Il y a chez Eluard une véritable mystique des 4 éléments : le feu, pour lui symbole de l'espoir ; l'eau, signe de la pureté ; la terre, et sa fécondité ; l'air. Que cette poésie, dès lors, ait des racines si profondément implantées, qui s'en étonnera. La fraternité humaine, qu'il n'a cessé de chanter, sera transcendée sous le signe de ces quatre éléments : il s'agira d'une connaissance plus profonde de soi-même, mais aussi des autres, au milieu d'une nature retrouvée par l'incantation du poète. Dans toute son œuvre, axée sur les plus grands thèmes de l'humanité — l'amour, l'amitié, la mort — se retrouve ce leitmotiv de la nature, conquise et symbole.

Certes, Eluard a fortement évolué, depuis la poésie dadaïste de ses débuts, poésie de l'absurde et de l'anti-conventionnel — grimaçantes moqueries —

jusqu'au lyrisme passionné du « Phénix », son chant du cygne, où l'on trouve le plus beau poème du monde : « Dominique aujourd'hui présente ». Mais Eluard reste toujours Eluard, et, même du fond de l'absurde, n'acquiesce-t-il pas parfois des images aussi surprenantes que pittoresques, dignes des pirotettes picturales d'un Chagall : « L'aube se passe autour du cou — Un collier de fenêtres » ou : « Et l'ombre qui descend des fenêtres profondes — Eparque chaque soir le cœur noir de mes yeux ». Aussi pur qu'Aragon (et plus peut-être, parce qu'il a banni tout artifice poétique) Eluard a, comme Mozart, tenté de retrouver la beauté dans la transparence. Cette transparence se retrouve dans toute son œuvre, qu'elle soit tendre, passionnée, souriante, moqueuse — ou même déchirante.

Rimes et raison

Qu'Eluard écrive : « La terre est bleue comme une orange... » et d'aucuns, les rationalistes au petit pied, s'en scandalisent — au nom de je ne sais quelle opération de leur esprit, aussi rotatiné qu'un fruit sec. La poésie — la vraie — se moque de ces rationalisations de rats de cave, qui écrivent leur journal intime entre les lignes d'un traité de géométrie euclidienne et dont la correspondance amoureuse est gentiment truffée de formules de chimie. Que ces diminutés ne comprennent pas Eluard, peu m'en chaut, puisqu'au milieu de cet univers dément qui voudrait s'inscrire dans une seule formule, au plus chaud de la bataille qui nous opposera toujours aux matérialistes, il y a ces poèmes qui chantent quand même que l'homme est doué d'imagination, de sensibilité, et qu'il est capable de comprendre encore le langage tendre et caché des objets familiers.

La beauté poétique désormais, ce n'est plus d'insérer, dans un réseau mathématique de rimes et de pieds, des sentiments par là-même atrophiés, ce n'est plus de censurer ce que l'on ressent pour le faire entrer dans la frêle architecture d'un sonnet ; c'est de faire naître, du fond même de son cœur, des images vivantes et spontanées, qui vont à la rencontre du cœur d'autrui, c'est de faire de ce qui nous entoure (de tout ce qui nous entoure : l'amour et la mort, la nature et l'homme) un perpétuel faillissement verbal — une « recréation » cosmique. La beauté poétique, ce n'est pas une statue de marbre aux seins glacés, une divinité mythologique distante, c'est une fleur qui s'ouvre et qui s'épanouit, mais au cœur de nous-mêmes. « La beauté sera conquise ou ne sera pas » disait André Breton. Ce n'est pas une construction — c'est un laisser-aller...

Eluard le savait, lui qui possédait la clef des choses.

Jean-Pierre BOURS.

"Eloge de la Femme"

Tu te lèves l'eau se dépile
 Tu te couches l'eau s'épanouit
 Tu es l'eau détournée de ses abîmes,
 Tu es la terre qui prend racine
 Et sur laquelle tout s'établit
 Tu fais des bulles de silence dans le désert des bruits
 Tu chantes des hymnes nocturnes sur les cordes de l'arc-en-ciel
 Tu es partout tu abolis toutes les routes
 Tu sacrifies le temps
 A l'éternelle jeunesse de la flamme exacte
 Qui voile la nature en la reproduisant
 Femme tu mets au monde un corps toujours pareil
 Le tien
 Tu es la ressemblance.

Paul ELUARD (1935)

« OUI ET NON »



Que les adolescents écrivirent des journaux timidement intimes (ou intimentement timides ?), qu'ils « entrent en amour » comme on entre dans les ordres — de façon un peu désordonnée, enthousiaste et parfois naïve, ou qu'ils réalisent des films de quinze minutes (1), aussi désintéressés qu'intéressants — ils vivent tous dans un univers un peu vague et flou, aux indistincts frontières. Dans un monde fait de grotesque et de familiarité, d'aspirations à « quelque chose d'autre » (peut-être un amour vrai), qui cruellement se cache derrière les grimaces figées des décors conventionnels de la vie, absurde et trépidante comme une foire. Ceux-là, qui se prennent pour des hommes, en sont-ils vraiment ? Oui et non.

Que peu de films sachent pénétrer dans ce halo d'incertitude entre un non et un oui, dans ces délicates nuances d'hésitation, ou de remords qui prennent le temps d'une furtive poignée de mains ou d'une faute d'orthographe, vite corrigée, sur une feuille de papier — qui s'en étonnera, puisqu'aujourd'hui le colossal l'emporte le plus souvent sur le délicat, puisque le sex-appeal en technicolor de Cléopâtre est préféré désormais au clair-obscur d'une âme accordant encore de l'importance à l'amour-maisant-mais-qui-peut-mourir ? D'ailleurs, ce jeune garçon réservé, qu'elle « a rencontré par hasard, l'aime-t-elle vraiment ? Le sait-elle elle-même ? Oui et non.

Il suffit de deux sourires qui se répondent pour faire un film. Et pour y mettre toutes les apparences contrastées : c'est dans un univers mécanisé, aux plaisirs factices, que deux jeunes gens se croisent, comme tous les jours, seuls au monde. Lui et son sourire qui hésite à s'épanouir ; elle et son sourire carnivoire et tendre. Vient la séparation ; l'univers reprend ses droits, en s'engouffrant dans le vide laissé entre eux deux. Seul les relie encore le lien fragile du téléphone. Une illusion déçue ? Une tromperie de l'imagination ? Oui et non.

Un film qui mérite d'être vu, parce qu'il est conçu sans arrière-pensée, parce que la caméra, volage et aérien, suit dans leurs ébats deux adultes enfants qui prennent au sérieux leur jeu. Il n'est pas nécessaire de disposer de gros capitaux pour faire un film vrai, senti, tout à la fois pénétrant et délicat. Un beau film ? Oui.

J.-P. B.

1) Un film de Bernard Gheuer et Charlie von Zuylen

NOUS AVONS DEMANDE AUSSI L'AVIS
D'UNE AUTRE ASSISTANTE SOCIALE :
Mlle HALLEUX

— Que reprochez-vous au milieu belge dans son attitude vis-à-vis des étudiants étrangers ?

Peut-on reprocher une situation à quelqu'un qui l'ignore ? Oui, parce qu'il l'ignore, alors qu'elle se manifeste dans notre ville et d'une façon aussi tangible.

La première caractéristique du milieu liégeois est, je pense, l'ignorance du problème des étrangers. C'est cette ignorance qui crée un sentiment d'indifférence insupportable aux jeunes qui débarquent de leur pays. Qui sait que 500 étrangers de 43 nationalités différentes ont choisi Liège pour venir apprendre un métier ! Combien de fois ai-je été frappée par des phrases comme celles-ci : « Ils ont des bourses d'étude ; on s'occupe d'eux... Que leur faut-il de plus ?... ». Ces mots ne traduisent-ils pas combien nous sommes individualistes dans notre petit univers ! Comment d'ailleurs pourrions-nous ressentir les difficultés de ces étrangers si nous n'essayons pas de nous mettre à leur place ?

Bien sûr, nous aimons ces jeunes, mais pour autant qu'ils ne dérangent pas nos petites habitudes et nous les écoutons jusqu'à ce qu'ils aient satisfait notre curiosité. Après?... Eh bien on a ses affaires, on a sa famille, on a ses propres problèmes, et eux?... Qu'ont-ils eu en Belgique ? nous, rien que nous, vers qui ils sont venus plein d'enthousiasme. Que reprocher au milieu belge ? d'or. Pour qu'un étudiant obtienne un emploi, si minime et sporadique soit-il, il lui faut un permis de travail. Les démarches sont longues et prennent parfois plus de jours que le travail lui-même, alors tout le monde se décourage, étudiant et employeur.

Si vous avez des petits travaux, pensez particulièrement aux étudiants étrangers, qui sont tout prêts à vous rendre service.

L'isolement. « Que fais-tu ce week-end ? »... je vais en Fagnes... je rentre chez moi ». Et toi ? moi je resterai dans ma chambre... Tu bloques ? Non, je n'ai vraiment pas le cœur à étudier ». Que font les étudiants étrangers le dimanche ? Demandez-leur, mais je suis certaine que si vous leur proposiez de rentrer avec vous le week-end, ils seraient tout de suite d'accord et enchantés. Je crois que les premiers à pouvoir résoudre le problème de l'isolement sont les étudiants belges qui côtoient aux cours les jeunes étrangers. On est copain pendant la semaine ; pourquoi pas les week-ends ? Parlez-en à votre famille et essayez.

J. Halleux
assistante sociale.

VOILA.
QU'EN PENSES-TU ?
ECRIS-NOUS.



50 gr. 16,50 Fr.

LE WHISKY ET LE CLAN SONT LES CARBURANTS DE L'ETUDIANT

rien, sinon de ne pas ouvrir ses yeux et cela en tout.

— Quels sont les différents problèmes des étudiants étrangers et comment pouvez-vous nous aider à y remédier ?

L'accueil. « Vous parlez Français ? No I speak only English... so long and good luck... » et le voilà parti tout seul au devant de la ville et de la vie d'étudiant. Comme à ce moment, on voudrait pouvoir dire... « tenez voici un étudiant qui va vous guider les premiers jours dans la ville ». Ces premiers jours seront décisifs dans l'adaptation générale de l'étudiant. S'il se retrouve seul, il cherchera un compatriote et le cercle sera bouclé et fermé peut-être pour la durée de toutes ses études. Pour ces premiers jours, il serait tellement souhaitable de pouvoir décrocher des « anciens belges » et compter sur eux pour aider le nouvel étranger dans ses démarches.

Le logement. On en parle et on tourne en rond. Tout le monde sait que les étrangers sont mal logés. Pourquoi ? parce qu'ils ne sont pas de chez nous ? L'étranger a besoin plus que tout autre d'une chambre confortable qui sera son petit foyer pendant un an et plus...

Les jobs. Tous les étudiants étrangers ne sont pas boursiers et pour eux, l'expression « mettre du beurre dans les épinards » vaut son pesant

LE SPECIALISTE DES VOYAGES D'ETUDIANTS

VOYAGES MONREGAL

- Prix spéciaux pour étudiants.
- Prix compté au départ de Liège.

RENE LEONARD
Place du Martyr, 142
VERVIERS
TEL. 087/310.03

BON CHOCOLAT



Peter
Stuyvesant

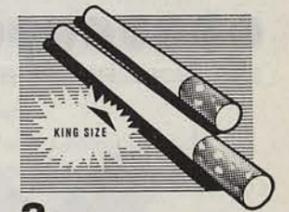
... tellement plus agréable



1 "FILTRE MIRACLE"



2 TABAC RICHE, SAVOUREUX



3 FORMAT "KING SIZE"



Voulez-vous éprouver cette plénitude de satisfaction que donne un tabac riche et savoureux ? Alors allumez une Peter Stuyvesant... la cigarette internationale qui vous fera découvrir le vrai plaisir de fumer. Car la Peter Stuyvesant a bien plus de goût, grâce à la richesse de ses tabacs, à son "filtre miracle", à son format "King Size".

Achetez dès aujourd'hui un paquet de Peter Stuyvesant... tellement plus agréable !

LE PASSEPORT INTERNATIONAL POUR LE VRAI PLAISIR DE FUMER

Peter Stuyvesant - Paris, New York, Londres, Bruxelles, Rome, Sydney, Montréal



L'ÉTUDIANT EST-IL PHYSIQUEMENT SOUS-DÉVELOPPÉ ?

Au moment où on parle de réforme des études, il importe de se souvenir que l'étudiant, tout intellectuel qu'il soit, doit être avant tout un type bien équilibré, or Platon a dit : « Quiconque étudie les mathématiques ou applique soigneusement son esprit à une autre science doit s'exercer le corps d'une manière diligente. D'ailleurs celui qui a le souci de son esprit ne doit pas négliger son corps ». En d'autres mots, l'étudiant doit se soucier de son développement physique et pratiquer régulièrement un sport de son choix, autant pour garder sa forme (pensez aux sprints derrière les trams) que pour se délasser (après les labos, pendant la session, etc...).

On pourrait donc penser que tous les étudiants passent leurs après-midi sur les terrains de sport. Or, si nous assistons à un développement constant du R.C.A.E. (Royal Cercle Athlétique des Étudiants), nous sommes pourtant encore loin de compte, puisqu'il y a 850 inscrits sur 5.000 étudiants.

Autrement dit, 7 étudiants sur 8 ne pratiquent aucun sport durant l'année, et la situation est pire encore pendant la session, moment où ils manquent davantage d'air et d'exercice !

Ces étudiants sont des illettrés physiques pour reprendre les termes de François Renard, « public relations » du R.C.A.E. : « Les illettrés physiques, ce sont les êtres qui ne savent ni entretenir leur corps en bon état, ni s'en servir. Les êtres qui ne se rendent pas compte qu'il est aussi honteux de se tenir mal, d'être alourdi de graisse, de ne savoir ni respirer, ni marcher, ni courir, que de ne pas savoir lire. Pourtant quiconque possède un corps illettré ne peut jouir de rien, ni surtout de ses loisirs car il lui manque la qualité essentielle qui donne aux loisirs leur sens et leur valeur : la maîtrise de soi. Tout ceci pourrait vous paraître dur, mais qui sait si déjà vous ne mériteriez l'apostrophe ? »

Mais pourquoi les étudiants ne font-ils pas plus de sport alors que le R.C.A.E. leur permet d'en pratiquer une vingtaine à des prix dérisoires ?

Il faut en chercher la principale raison dans un état d'esprit soigneusement entretenu chez les étudiants par nombre de professeurs depuis l'école primaire : les étudiants n'ont pas le temps de s'occuper d'autre chose que leurs études. Évidemment, tout professeur se défendra de pareille accusation : n'invite-t-il pas les étudiants à étudier les langues étrangères, à lire... Si bien sûr, mais jamais je n'ai entendu un professeur conseiller le sport.

Pour être juste, il faut reconnaître qu'une après-midi par semaine (le mercredi) est réservée aux sports, mais nombre de facultés semblent l'ignorer totalement, à tel point que la plupart des sections sportives ont dû mettre leurs entraînements le soir : il n'était pas possible de rassembler une équipe le mercredi après-midi à cause de nombreux travaux pratiques.

La critique étant chose aisée, essayons plutôt de trouver des solutions. Il faut avant tout créer un climat sportif : démontrer à l'étudiant qu'il peut faire du sport et lui en redonner le goût.

Ceci peut se faire de façon relativement simple ; j'ai assisté récemment au Val Benoît à une évolution très caractéristique : en attendant l'heure du cours, quelques étudiants s'étaient mis à « shoter » dans une vieille boîte ; le lendemain, quelqu'un apporta un ballon, le groupe s'élargit, différentes sections s'affrontèrent, et bientôt l'idée d'un vrai match gagna les cerveaux de quelques organisateurs en herbe ; une équipe était née. Avec le concours du R.C.A.E., elle joue maintenant sur un vrai terrain contre d'autres équipes suscitées dans d'autres sections par l'émulation.

En résumé, je pense qu'il y a 2 choses à faire : d'abord donner la possibilité aux étudiants de faire du sport aux endroits mêmes où ils ont cours afin qu'ils puissent se détendre pendant les interruptions ; ensuite réserver vraiment le mercredi après-midi aux sports, et non aux labos en retard, aux conférences et aux préparations d'interros.

Pierre FRANCE.

DENISE LEGRIX :

UNE LEÇON DE COURAGE ET D'OPTIMISME

C'est le 5 novembre, au Palais des Congrès, que Denise Legrix est venue donner aux Liégeois un témoignage de joie de vivre et de bonheur.

Elle arrive à la porte. A la voir ainsi, sans bras ni jambes, l'émotion nous serrera la gorge. Cependant elle veut qu'il n'y ait ni gêne ni contrainte et son sourire, sa voix pure et musicale ont vite fait de mettre à l'aise ceux qui l'écoutent.

« Jamais, déclare-t-elle, je n'ai réalisé que je n'étais pas comme vous ».

Voilà la grande idée qu'elle va défendre avec chaleur. Les handicapés sont des êtres comme les autres et veulent être considérés comme tels. L'entrave véritable se situe davantage sur le plan psychologique que sur le plan physique : un grand mutilé qui réagit et se dit : je suis toujours un homme, reste un homme et un homme complet.

La grande erreur est de croire qu'il doit mener une vie à part ; ce n'est vrai que s'il reste en marge de la société. Mais un homme ou une femme infirmes sont sauvés dès le moment où, selon leurs possibilités, ils ont une vie normale.

Ce besoin d'être et de faire comme les autres, Denise Legrix l'a ressenti toute petite, dans sa volonté de tenir assise d'abord : ce n'est pas facile quand la tête emporte le reste du corps.

Pour manger, boire, apprentissage instinctif chez les autres enfants, elle a dû inventer, essayer et réessayer : elle saisit le bord du verre entre ses lèvres et le soulève de son moignon de bras.

Elle veut bouger, tourner les pages d'un livre, écrire. Tout cela, elle l'acquiert grâce à sa volonté têtue. Encore aurait-elle pu se limiter à l'indispensable, mais même la couture et la broderie n'ont pas de secrets pour elle. Bien plus, Denise Legrix est une artiste-peintre consommée : Paris a vu déjà plusieurs de ses expositions.

Aussi son entourage en est arrivé à oublier qu'elle n'a ni bras ni jambes. Elle raconte que sa cousine

lui rapporta un jour de voyage... une bague. Ce cadeau importun lui a fait un plaisir immense.

C'est ce qu'elle veut nous montrer : il ne faut pas que nous soyons complexés devant les handicapés, mais au contraire, que nous osions briser la glace. D'autre part, l'effort doit être bilatéral : les handicapés se doivent de mettre à l'aise les bien-portants. A ce propos, elle nous fait part d'une expérience émouvante : que faire d'une main qui se tend spontanément vers elle ? La serrer ? Comment le pourrait-elle ? Au début, elle baissait la tête, ce qui, évidemment, déclenchait la gêne. Alors, elle a offert son sourire et enfin, elle s'est dit qu'elle pourrait très bien tendre la joue...

Quant à son livre, il lui a valu un courrier innumérable. Et, chose surprenante, ses correspondants sont en grande majorité des bien-portants : ils remercient Denise de leur avoir ouvert les yeux sur le malheur véritable.

Plus fort encore, des personnes déprimées viennent se remonter chez elle car elle respire la joie.

Ce rayonnement, ce courage, elle les puise dans une Foi qui lui a permis d'accepter beaucoup de choses et d'être patiente.

Denise Legrix : c'est une leçon d'optimisme. « J'ai de la chance ! ». Voilà les premiers mots qu'elle nous a dits. Aussi paradoxal que cela puisse paraître à première vue, elle est le symbole du bonheur rayonnant.

Denise Legrix : c'est un appel à tous pour réaliser que les handicapés ont un grand bonheur à vivre, que leurs difficultés sont enrichissantes : ils apprécient mieux le geste qu'ils ont cherché pendant 6 mois à accomplir. Toute victoire, si petite soit-elle, est pour eux une cause de joie.

Denise Legrix : c'est aussi une réflexion. Sa présence n'est-elle pas suggestive, ici, à Liège, où il y a seulement un an ?...

Françoise Grimonprez.

ALAIN BARRIERE

(suite de la page 1).

R. : Le thème quelquefois m'inspire la musique. Par exemple, j'ai mis des poèmes en musique, un poème de Robert Desnos, un poème de Paul Fort, plusieurs d'Apollinaire et même un poème de Victor Hugo. Donc les paroles m'inspirent souvent la musique mais la musique m'inspire difficilement des paroles. Cela m'est arrivé mais beaucoup plus rarement. Je ne démarre une chanson que lorsque des tas de choses viennent simultanément. Tout vient ensemble, généralement, thème et musique.

Q. : Savez-vous présager du succès d'une de vos chansons ? Je pense au cas de « Elle était si jolie ».

R. : C'est très amusant ! Lorsqu'une chanson fait un succès, les gens disent : vous ne trouvez pas que c'est un peu facile de faire un succès. Au moment où j'ai fait la chanson, personne ne m'a dit qu'elle ferait un succès. Après, c'est facile de dire qu'une chanson fait succès. Ce que je veux dire, c'est qu'au moment où on est avec sa chanson, on est seul avec elle. On peut être plus ou moins heureux d'avoir fait cette chanson. Je dois avouer que pour « Elle était si jolie », j'ai chanté pendant un mois tout seul sans que personne ne la connaisse. Et j'étais assez fier de cette chanson. C'est comme la « Marie je compte », je pouvais dire qu'il y avait quelque chose de populaire, de simple qui était agréable, qui pouvait faire éventuellement un succès populaire.

Q. : Ainsi vos goûts coïncident avec ceux du public. Peut-on dire qu'une de vos chansons préférées sera aussi préférée du public ?

R. : Ah ! je n'en sais rien. D'ailleurs, je peux vous donner un exemple de chanson dont j'étais très fier et qui n'a pas marché du tout : une chanson qui s'appelle la « ballade des

amours ». Et là on peut prendre un pari ensemble et voir ce que va donner une nouvelle chanson « Si j'aurai voulu ». Je ne sais pas du tout si elle va faire un succès. Ce que je sais, c'est que j'aime beaucoup cette chanson. Si vous voulez, on va suivre la carrière de cette chanson ensemble. On va voir.

Q. : Vous avez dit dans une nouvelle chanson : « une chanson c'est peu de chose ». Attachez-vous une grande importance à une chanson ?

R. : Je crois qu'une chanson, c'est peu de chose, c'est-à-dire qu'une chanson, c'est un petit don appréciable. Mais ce qui est important dans la chanson, c'est d'apporter un peu de joie, partout chez les gens, en rue, dans chaque cuisine, le matin, au lever du lit, lorsqu'elle peut apporter un peu de plaisir ou l'après-midi, permettre à quelqu'un de siffler une chanson. C'est quelque chose de formidable mais cela reste peu de chose.

Q. : Vous êtes ingénieur ! Vous avez donc abandonné la carrière d'ingénieur au profit de la chanson. Était-ce une passion chez vous ?

R. : Oui, c'est-à-dire que la chanson était mon violon d'Ingres. Et puis, j'ai commencé à faire des chansons sans abandonner mon métier d'ingénieur tout de suite. J'ai abandonné mon métier d'ingénieur au moment où cela ne devenait plus possible de concilier les deux.

Q. : Vous étiez donc assez lancé dans la voie de la chanson ?

R. : J'ai commencé dans la chanson sans me faire d'illusions, car j'étais extrêmement conscient de la difficulté qu'il y avait à sortir dans la chanson. J'ai sorti donc mon premier disque en mai et j'ai abandonné mon métier d'ingénieur fin janvier suivant. Cela faisait plus de six mois. Je ne me suis donc pas emballé.

Merci Alain Barrière et bon succès à l'avenir.

Jean FRENAY - Nico JEURISSEN.

L'accueil des jeunes au travail

Le service presse jeunesse a organisé à la maison des jeunes un colloque sur l'accueil des jeunes travailleurs dans l'entreprise. Délégués Jacistes, patronaux, syndicaux, ouvriers, représentants des écoles se sont réunis autour d'une table pour discuter dans un esprit franc et constructif. Notre ami Charles Dazis dirigeait les débats avec beaucoup d'intelligence et de tout.

La place nous manque malheureusement pour en parler (et la faire à moitié serait mauvais). Nous renvoyons donc les lecteurs au compte rendu qu'ils pourront lire dans la Gazette des Jeunes et Perspectives.

douceur!

ZEMIR 25 CIGARETTES
FILTRE

12,25 F.

ZEMIR FILTRE
12 Cigarettes
filtre :
6,20 F.

Université de Liège
Bibliothèque

Achetez

vos livres neuf
et d'occasion

à la Librairie

Paul GOTHIER

3, rue Bonne Fortune,
derrière la Cathédrale.

REFORME ... QUAND TU NOUS TIENS.

une enquête de Michel GERADIN

La réforme des études d'ingénieur date d'un an. Inutile de la présenter à nouveau. D'autres l'ont fait avant moi, mieux que je n'aurais pu le faire.

MAIS QU'EN PENSENT LES INTERESSES ?

Au Val-Benoît, l'innovation a suscité beaucoup d'espoir. C'est qu'elle répondait à un besoin urgent. Reste à voir si elle répond à cette attente. J'ai tâché de le découvrir, par des échanges de vues avec quelques compagnons de 2° C.I.C.

Deux précautions « oratoires » :

- Je ne rapporte ici que l'avis des étudiants.
- Par raison de commodité, j'ai rassemblé en une seule interview les résultats de ces échanges.

"J'aime le
Coca-Cola

n'importe où
n'importe quand"



MIS EN BOUTEILLE EN BELGIQUE SOUS LE CONTRÔLE
DU PROPRIÉTAIRE DE LA MARQUE DÉPOSÉE COCA-COLA

Q. : A ton avis, la réforme des études que nous vivons donne-t-elle des résultats satisfaisants ?

R. : Si on regarde les résultats de 1^{re} C.I.C. 1962-1963, c'est du jamais vu ! Grosso modo 65 % de réussites, dont 50 % en 1^{re} session, sensationnel ! Tu ne trouves pas ?

Q. : Si, bien sûr, mais ces résultats, les attribues-tu uniquement à la réforme ?

R. : En partie, oui. Un tel régime exige un travail régulier. Les contrôles fréquents par interrogations, c'est un puissant stimulant, qui nous permet en cours d'année de faire le point sur l'acquis et le non-acquis.

Ajoute à cela les nombreux partiels passés en cours d'année. En toute logique, la bloqué de fin d'année est singulièrement allégée. Pourtant, il y a peut-être d'autres explications à nos succès. Certains changements de professeurs nous ont été favorables. De plus, pour les interrogateurs, le nouveau régime fait de nous des cobayes qu'ils n'ont pas osé traiter trop durement.

Q. : Penses-tu que la réforme a donné aux cours eux-mêmes une orientation nouvelle ?

R. : Je n'ai pas vécu l'ancien régime, je ne peux trancher avec certitude. Je crois tout de même que nos cours à nous sont davantage des cours pour ingénieurs, que ceux qu'avaient nos prédécesseurs. Un grand danger : tomber dans un utilitarisme qui porte à la simplification à outrance. Si c'est un peu le cas pour le cours de mécanique (qui débouche directement sur la mécanique pratique), c'est flagrant, et beaucoup plus dangereux aussi, pour l'analyse mathématique, au grand désespoir de M. Garnier ; contre sa propre volonté, il voit son cours devenir une suite sans fin de définitions et d'énoncés de théorèmes amputés de leur démonstration.

Au conseil de réforme, ils semblent oublier que de nos jours, l'ingé-

nieur est plus que jamais un mathématicien.

Ils veulent nous donner une formation technique : bravo ! Mais pour assurer sa solidité, cette formation technique doit s'appuyer sur une formation théorique valable. M'est avis que sur ce point, le conseil de réforme sera obligé de faire machine arrière.

Q. : Et la nouvelle organisation des cours par « unités » ?

R. : Par bonheur, cette année, elle ne nous concerne plus tellement. Il nous en reste le meilleur : les répétitions par petits groupes ; méthode d'enseignement plus active, de notre point de vue. Son écueil n° 1 ? La pénurie d'assistants de qualité. Leur recrutement est trop hâtif.

Q. : Et aux unités de cours proprement dites, que reproches-tu ?

R. : D'abord, ces unités sont d'une monotonie... tenir son attention toute une unité de cours, impossible de façon courante. Leur horaire est mal équilibré, leur programme, trop peu varié.

Ensuite, un nombre de cours « ex cathedra » (pour reprendre l'expression consacrée) trop réduit ; de véritables courses contre la montre, ces cours, alors que les répétitions sont trop longues et trop nombreuses.

Q. : Une dernière chose : l'an dernier, il était question de modifier les examens eux-mêmes. Cela, en insistant sur la connaissance « intelligente » des matières et non plus leur connaissance « mémorielle ». Il était prévu que nous subirions les examens, notes en main. Pourquoi n'ont-ils pas appliqué cette méthode ?

R. : Les professeurs n'ont pas osé : la réforme n'avait pas préparé le terrain pour cela.

Voilà la preuve que la réforme n'a atteint que la structure externe des candidatures, elle est restée trop superficielle, au lieu de révolutionner l'esprit même dans lequel il faut les aborder.

Si la réforme était conforme aux besoins de l'avenir, sois sans crainte, on l'appellerait révolution. Ce jour-là viendra-t-il ?

Tu as une heure de fourche...

Tu ne veux pas perdre de temps ?

**LE COIFFEUR
NICOLAS**

est à deux pas.

On est toujours si bien coiffé.
Et si vite !

Alors,

Personne n'hésite !

Nicolas,

11, rue des Carmes

est notre

COIFFEUR.

EXCLUSIF : Christiïne Quel air à l'Union ?

EH oui tout arrive !

Notre ami Jacques Huynen avait accompli au mois d'Août un voyage d'étude en Angleterre... Etude, après tout... voilà un mot suffisamment large, et le cerveau sociologique autant que psychomédico-social de l'ami Jacques s'est très bien accommodé de quelques « contacts » avec l'ineffable, l'indescriptible, l'adorable Christiïne.

Bref, passons !

Toujours est-il que l'autre jour le frère Jacques reçoit un télégramme : « Dear Jackie - stop - I arrive in Liège - stop - Do you have a room anywhere - Cricri ». Stupeur, horreur (feinte) de Jacques. Aussitôt il accourt chez moi : « Tu n'as pas une petite chambre pour une de mes girls friends, tu sais, Mademoiselle Quelair dont on a un peu parlé dans les journaux. Je n'oserais pas la loger chez moi : je suis trop timide ». J'ai répondu que mes trois sœurs me donnent déjà bien assez de touin-touin sans que je doive me charger d'une sœur adoptive aussi, disons, pétulante. Et puis de toute manière ma vertu est comme la chair...

Alors, brusquement, nous avons eu l'éclair de génie.

Pourquoi, après tout, ne pas la loger à l'Union ? L'endroit est on ne peut plus sympathique. Typish English ! Mademoiselle Benoît cherche une amie à qui se confier (elle refuse d'écrire à Dame Ursule. Erreur !). L'abbé Van Haelst a besoin d'une secrétaire pour mettre la dernière main (rien d'autre, bien compris à sa thèse papyrologique. Quant à Michel Hemmerlin, il cherche des conférenciers (rien d'autre, bien compris !).

Tout fut donc réglé. L'Union connaissait une fièvre peu commune. Tous les garçons se disputaient pour faire partie du comité d'accueil. L'un faisait

valoir ses connaissances en anglais, l'autre sa connaissance de la psychologie féminine ; un dernier les bonnes manières qu'il avait apprises chez les Jésuites. Quant aux jeunes filles, un peu jalouses de se sentir éclipsées, elles s'en allaient répétant : « Pfff... elle est si moche ».

On mit au point tout un programme. Le bureau du président se trouva en un éclair vidé de son bric à brac. On commanda un grand lit bien moelleux (monoplace). Sur la table de chevet un recueil de numéros du Vaillant, dédiés avec toutes les grosses bises des rédac-chefs ; un portrait (en couleur) de notre archevêque ; un autre de Michel Hemmerlin ; enfin, bien sûr, une aquarelle de Guy Harmel qui représente Jackie faisant du « gardening » dans sa propriété de Houtsiplou.

Deux conférences furent prévues.

La première était une étude du « nu féminin » de Goya à Picasso. Puisqu'il est impossible de se procurer les tableaux, on a pensé que Christiïne...

La seconde était un exposé de Christiïne sur la psychologie amoureuse d'un russe comparée à celle d'un anglais. Parlent-ils encore des Vostok et de Sa Majesté la Reine quand ils sont frappés par Cupidon ? On aurait cependant demandé à Christiïne de ne pas faire de personnalité : une question de dignité.

On lui aurait... hélas oui.

Car nous avons connu hier la déception de notre vie. Christiïne nous a envoyé ce télégramme que je vous traduis, le visage (altier) embué de larmes mélancoliques :

« Profumo me relance - stop - Mille regrets - stop - Bons baisers à vous tous ».

ABDUL.



LES CARNETS DE HUGUES DE LA CASQUETTE



seulement unique, il est arrivé à ce que tous ses descendants aient les mêmes qualités et défauts que lui : l'amour de la médecine, des femmes, des rats et bien sûr des casquettes.

Bon ! Mais où en étais-je ?

Isidore, le dernier raton de ma rate, me regarde inquiet. C'est mon préféré. Je suis sûr que mon aïeul l'eût aussi adoré Mais que se passe-t-il ? Ses petits yeux râleurs me scrutent. Ah je comprends : il a peur que je ne dévoile les trésors de notre jardin secret à ces barbares de lecteurs du Vaillant.

Cher Isidore, tu n'as rien à craindre. Crois-moi, il ne sont pas assez malins pour pénétrer dans ton univ' natal : c'est donc de moi uniquement que je parlerai.

Je disais donc que je suis médecin.

J'ai 55 ans. Tiens, comme votre papier hygiénique. Après tout ce n'est pas tout à fait sûr car ma mère qui tient de son aïeule Huguette (toujours par les gènes, je suppose), une propension pathologique à la distraction ne parvient pas à se rappeler l'année exacte de mon avènement sur cette planète.

Enfin disons 55 ans. Je suis père de 3 enfants : Hugues, Huguette et Huguelline. Les deux premiers sont de ma femme Elise. La dernière de ma femme Lisa.

Rassurez-vous, je ne suis pas bigame. C'est une coutume que nous tenons (par les gènes toujours) de notre aïeul de n'aimer qu'une femme à la fois. Mais nous avons tous probablement de la chance car 90 % des membres de la famille ont été veufs au moins une fois.

Probablement que nous avons tous cette caractéristique (par les... mais vous connaissez) d'épuiser nos femmes.

Ma première s'appelait donc Elise. C'était une toute grande intelligence. Une des rares jeunes filles universitaires à notre époque. Tout empli de l'orgueil (que je tiens...) de mes 20 ans, j'avais décidé que ce serait moi l'élu de son cœur. Et c'est l'amour de la médecine qui nous rapprocha. Elle n'avait pas son pareil pour découper les bifsteak (à la maison) et les cadavres (à l'hôpital). C'était donc un cordon bleu et tout me faisait espérer le grand amour. Hélas ! mon Elise n'avait pas de cœur, et son corps, sur lequel elle me reconnaissait à l'occasion certains droits, encore que restreints, était bon pour glacer d'effroi le pire des chauds lapins. Cependant, je ne sais encore trop comment, je suis quand même arrivé à lui faire 2 gosses qui ont l'intelligence de leur mère mais heureusement, la beauté de leur père (Sidore rit mais c'est vrai).

Vous comprendrez que je n'ai été guère heureux. Je n'oublierai jamais ces épiques disputes où, penchés tous

Par Dieu ma baronne, ces gens du Vaillant n'ont rien trouvé de mieux pour leur feuille de chou que de me demander d'écrire ma vie, mes souvenirs, mes impressions sur les jeunes universitaires sérieux (?) d'aujourd'hui.

Par la barbe des eunuques, me voilà plus embêté que le jour où, pour plaire au Maharadja Benêt, j'ai dû retirer d'entre les deux fesses d'un éléphant sacré, une guêpe qui le chatouillait.

Car je suis médecin. Praticien et patricien puisque je descends en ligne absolument directe de Geoffroy Hugues de la Casquette (1500) fondateur de notre lignée et des couvre-chefs. Grâce à l'action de gènes d'un genre ab-

SALUT LES MÉDECINS

Aujourd'hui, nous reproduisons la lettre de Johnny alité (il souffre de la prostate) à tous les copains qui demandent des nouvelles de leur idole.

La lettre de Johnny.

Salut !

Pour moi, les vacances, ce fut la tournée des grands ducs. J'ai quitté mes lapins, mes poules, mes élèves pour d'innombrables succès et de nouvelles inconnues de dimensions macroscopiques. Les nouveaux hits ont fait fureur : « Come back tot the second session », « C'est ma fête », « Elle est finie », « Chance ».

C'est avec joie que dans la grande salle du quai Roosevelt, j'ai fait ma rentrée. L'ambiance était vraiment sympa. Vous étiez tous pressés qui sur les marches, qui sur les genoux, qui sur les tables, debout, m'écoutant religieusement, la larme à l'œil et répétant mes « yé-yé ». Bref, c'était au poil.

En seconde partie, un autre copain à moi a eu autant de succès : Georges. A chacun de ses passages sur scène fait fureur « Plus je t'entends, plus je m'endors ».

De l'autre côté, une bonne copine monte de plus en plus : Adèle. Je vous en reparlerai plus tard car les canards à sensations racontent un tas d'histoires à notre sujet, histoires que je découvre toujours plus drôles. « Pauvre petite fille riche » s'est installée deuxième au b...-parade ! Je crois qu'en la poussant un peu, elle deviendra vite un vrai n° 1.

Quant à moi, ma prostate m'empêche de rester longtemps sur scène et je dois laisser la place à des doublures. Quelques ennuis aussi : on a voulu dernièrement saccager la salle, mais tout est redevenu calme.

Bref, je me repose chez moi et vous embrasse bien fort : votre pote,

JOHNNY.



les deux sur un machabée que nous disséquions, nous nous lançons à la tête les pires des injures :

— « Mais ça c'est le foie, crème de vésicule ».

— « Mais non c'est la rate, résidu de ventricule ».

J'ai donc enduré patiemment mon supplice jusqu'au jour où Elise est morte subitement, sans crier gare, pour avoir avalé de travers. Je l'ai pleuré comme il se doit et me suis confiné dans un pieux célibat.

Mais voici 3 ans, en l'an de Grâce 1960, j'ai rencontré la perle, l'opale, la pierre précieuse : délicieux tourment de mes nuits d'insomnie, rayon de soleil sur le brouillard

de mes jours, source limpide dans l'aride désert de ma vie. Elle était si jolie... je l'ai donc aimée, adorée, fiancée, épousée, le tout en 3 jours : un pour le coup de foudre, un autre pour la bague de fiançailles, le dernier pour l'Hymen...

Mais qu'as-tu Sidore ? Il faut me taire ? Mais pourquoi ? Ils pourraient me la chiper... Ah oui, c'est vrai ! Silence donc.

Et même après tout, silence pour cette fois-ci. J'ai assez bavardé.

La suite au prochain numéro.
Geoffroy Hugues de la Casquette.

TOTO SE FACHE.

Vous vous souvenez probablement des articles que j'ai publiés l'an passé dans ces colonnes. Vous conviendrez avec moi que j'étais vraiment naïf ! J'en rougis. Puisque les innombrables lecteurs du Vaillant qui m'ont si gentiment écrit m'ont prêté les pires malheurs si je continuais à vivre dans cette virgine innocence, j'ai donc décidé d'employer les grands moyens.

J'ai consulté un psychanalyste : un jeune exalté qui couche avec Freud toutes les nuits et possède un record mondial : il a établi la plus longue liste de complexes que l'on connaisse : on les trouve tous : depuis le complexe du biberon salé et du ressort à boudins (si dévastateurs chez les bébés) jusqu'au complexe du complexe en passant par celui de la pluie et de la bise (?). Il m'a donc examiné. Après m'avoir découvert quelque 2782 complexes, il a entrepris de me guérir. Il a fait dans mon subconscient de multiples et longues incursions : il a trifouillé, balayé, déplacé, huilé, réglé toute ma petite machine... et au bout de deux mois je sortais de chez lui tout frais. Après avoir craché toutes mes économies (100.000 F, l'héritage de Bobonne) je crachais maintenant du feu. J'étais prêt à tout faire. Je n'avais plus peur de rien, mais alors de plus rien du tout.

Hélas il doit m'être resté probablement un dernier complexe : celui de la persécution. Toujours est-il que dans toutes les expériences que j'ai pu faire, je suis resté une éternelle victime. Je ne vous raconterai pas tout mais seulement ce qui m'est arrivé avec les femmes et les profs. Je ne voudrais pas vous attrister trop.

Ma peur du sexe faible avait bien sûr disparu. Je résolus donc au plus tôt de conquérir un cœur. Mes trois essais ont été tous aussi infructueux. Voyez plutôt.

J'aborde une première jeune fille : blonde aux yeux bleus : une vraie Marilyn : « O ma pervenche, tu as des yeux couleur d'océan où je vois derrière les vagues de la passion et du désir. Laisse-moi voir de plus près. Oh, cet albatros qui plane en silence, c'est le symbole de ta virginité... A l'instant même je reçus un coup d'aile magistral qui me fit tomber dans la flotte.

Sans perdre courage cependant, j'aborde une seconde : parfaitement structurée, vallonnée, alpestrement accidentée : « O beauté, que tu es bien faite. Qu'il doit être heureux celui qui pourra... Je ne pus terminer, assommé que je fus, par l'atoiniste de service.

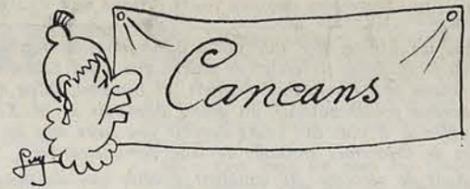
La troisième eut une réaction bizarre. Je l'avais flattée comme les autres : « O délicieuse petite goutte de rosée où le Soleil fait sa toilette matinale. Fraîche et adorable Cendrillon aux menus petits petons rosés. O mon cœur... Elle m'interrompit d'un ton monocorde et las : « c'est 200 balles ! ».

J'en restais là, car la bloqué approchait et j'étais décidé à faire un beau grade délivré que j'étais de la peur des profs. Hélas... Mais lisez plutôt.

J'arrive chez Paulus : un Paulus des grands jours : nerveux, tirant avec ses petites dents canines sur la vieille pipe de son grand-père.



— Asseyez-vous et parlez-moi de la cyclothymie.
— Eh bien mon cher, il se fait que tout homme est un peu soupe au lait. Ça monte et ça descend. Les gens comme vous montent très vite et très souvent : surtout aux examens paraît-il. C'est regrettable et l'on doit préférer les gens calmes de mon espèce ». Je me suis retrouvé en un éclair dans le corridor avec une douleur intolérable dans mon fessier.
— Courageux toutefois, je me lance à l'assaut de Vercau. J'entre.
— Rappelez-moi votre nom, Mâssieur.
— Allons, un petit effort de mémoire. To...
— To ?
— Mais oui c'est cela : Toto, c'est drôle pas vrai.
— Rougeur subite. Ses yeux de cabillaud me foudroyaient.
— Mais... espèce de petit galopin de derrière les travées, voulez-vous me foutre le camp ? Prenez la porte.
— J'arrête ici la narration de mes malheurs. Ça devient du masochisme. J'attends vos conseils à vous lecteurs du Vaillant. Ecrivez-moi, conseillez-moi. Je ne sais plus que faire, que penser. Ah, je suis malheureux.
TOTO.



Communiqué.

De source généralement bien informée, nous apprenons que Mr le Professeur Baudrenghien, agréablement étonné des connaissances chimiques de l'AREM, aurait l'intention de confier son cours au président de la dite association.

Sous communiqué.

L'AREM prépare une publication demandant l'affectation du symbole H à Hydromel ». Vu son grand intérêt pour ce liquide vital.

Wanted.

Plutôt mort que vif, le gorille d'Adèle (jojo le pince sans rire pour les intimes). Forte prime surtout avec carnet (liste noire).

Le commissariat communique.

On recherche un petit individu à lunettes, toujours de noir vêtu, la nuque toujours enroulée dans une écharpe. Surnommé l'archevêque. Il a été souvent vu à 3 heures du matin dans des endroits louches. Forte prime : tous les traités de papyrologie parus depuis 3 siècles.

le Vaillant

Journal Mensuel

des étudiants catholiques de l'université de Liège.

TELEPHONE : 23.70.93

FONDE EN 1909

C. C. P. 716.53

— REDACTEUR EN CHEF : MICHEL COIPEL.

— ADMINISTRATION : BERNADETTE COIPEL, J.C. GLINEUR.

— COMITE DE REDACTION : J.-P. DOMBRET, NICOLAS JEURISSEN, CLAUDE MANZILA, BERNARD GHEUR, PHILIPPE DEWONCK, CHARLES PRION PANSIUS, MICHEL GERADIN, DANIELE BOULANGER, FRANÇOISE GRIMONPREZ, PHILIPPE ANSOUL.

— ONT COLLABORE A CE NUMERO : PIERRE FRANCE, MICHEL HEMMERLIN, JEAN-PIERRE BOURS, JEAN DAULNOYE, BRIGITTE AXEL, PHILIPPE JEGHERS.

— DESSINS - PHOTOS : GUY HARMEL.

CORRESPONDANCE :

TEL : 43.67.16

137, RUE DES VENNES

— LIEGE

ABONNEMENT : ETUDIANTS : 35 F.
JEUNES DIPLOMES : 60 F.

BOURGEOIS : 100 F.
MECENES : ILLIMITES.

REPRODUCTION AUTORISEE AVEC LA MENTION : LE VAILLANT - LIEGE.

TIRE SUR LES PRESSE DE L'IMPRIMERIE L. BOURDEAUX-CAPELLE - DINANT.

DIRECTEUR-GERANT : MICHEL HEMMERLIN,
5, RUE SŒURS DE HASQUE, LIEGE.